

Pièces

contre

les Francs-maçons

et les Sociétés secrètes.

de 1822.

Table.

REMARQUES
D'UN PROFANE

SUR

DEUX HOMÉLIES MAÇONNIQUES,

PRONONCÉES

Dans la R∴ L∴ de.... O∴ de...., le 27.e du 10.e mois de l'An de la Vraie Lumière 5820.

- par [BURDIN (F.A.)]



A BESANÇON,

CHEZ J. PETIT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1822.

Conformément à la loi, cinq exemplaires ont été déposés à la Préfecture.

À LA GLOIRE DU GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS.

REMARQUES

D'UN PROFANE

SUR

DEUX HOMÉLIES MAÇONNIQUES,

PRONONCÉES

Dans la R∴ L∴ de.... O∴ de.... (1), *le* 27.e *du* 10.e *mois de l'An de la Vraie Lumière* 5820.

LA première de ces homélies est du V∴ de la R∴ loge.

La seconde est de son F∴ orateur. Celle-ci est la plus digne de remarques. Il faudroit avoir tous les talens de l'illustre commentateur de la chanson *Colin malade de maladie*, réunis aux lumières

(1) Le profane, dans l'intention de s'interdire toute personnalité, ne donne pas ici d'autre indication; et dans la nécessité où il est de joindre à ses remarques, comme pièces justificatives, les homélies qui en sont l'objet, il supprime le procès-verbal dans lequel elles sont intercallées.

maçonniques, pour en bien faire ressortir tout le mérite littéraire. Or, le profane qui ose prendre la liberté d'en parler, est obligé de reconnoître que cette tâche est trop au-dessus de ses foibles moyens. Né dans une condition des plus médiocres, sous un gouvernement qui n'étoit ni libéral ni suffisamment éclairé des flambeaux philosophiques, à peine a-t-il pu joindre à l'étude du catéchisme celle des connoissances élémentaires que, dans ce siècle ténébreux, les anciens colléges enseignoient *gratuitement*, alors que l'instruction publique n'étoit pas en régie, à l'instar des droits réunis, comme elle est depuis quelques années pour la perfectibilité de l'esprit humain. Il a bien le sentiment des beautés saillantes de ces homélies ; mais il est convaincu de sa malheureuse impuissance à les bien exprimer. Ainsi que le bon capitaine Tobie Shandy, il n'accuse point la pauvreté de la langue, et il est seulement peiné de n'en pas connoître, comme il le faudroit, les finesses. Laissant enfin aux plumes les plus savantes le soin d'exalter ces chefs-d'œuvre et de les transmettre à la postérité, il borne ses remarques aux principes et aux faits qu'ils contiennent ; et sans alonger davantage une fastidieuse préface, il se hâte d'entrer en matière.

Depuis quelque temps la maçonnerie paroissoit tombée en défaveur ; les R.·. loges avoient

fermé boutique, et avoient même vendu leurs outils : on ne s'étoit pourtant pas aperçu que l'ordre social en eût souffert. Les homélies dont il s'agit ont donné au public la nouvelle de la reprise de leurs importans travaux.

Le V.·. débute en parfumant l'odorat des frères de l'encens délicat de ses louanges, à l'occasion des travaux de l'année maçonnique écoulée, et de ses félicitations sur le *raffermissement des colonnes du temple* : il leur fait remarquer l'utilité de leurs emblèmes et hiéroglyphes, *sous lesquels sont cachées des vérités obscurcies par les préjugés du monde profane*, etc. Ce qui induit à croire que toute vérité obscurcie par ces préjugés doit être cachée sous des hiéroglyphes, pour redevenir lumineuse; que les emblèmes et hiéroglyphes maçonniques sont préservatifs et curatifs de ces mêmes préjugés; et enfin, que pour devenir clair et intelligible, il faut commencer par être obscur et énigmatique. Principes inconnus aux Pascal, aux Bossuet, aux Mallebranche, aux de Bonald, etc., et qui, n'en doutons pas, vont porter les progrès des sciences métaphysiques à leur apogée. Et il ajoute que, *telle est la nature de l'esprit humain, qu'il veut que la raison même s'assujettisse à lui parler le langage de l'imagination* (2). C'est

(2) Le V.·. diffère en celà des chrétiens de la confession

pourquoi l'ordre maçonnique fait usage de cette méthode. Le V∴, alors même que le langage de l'imagination auroit quelque rapport avec l'obscurité des hiéroglyphes, pourroit avoir sasez mal entendu la volonté de l'esprit humain. (Les hiéroglyphes ont été l'écriture des temps antérieurs à l'invention de l'alphabet; et quelque imparfaite que fût cette première expression des idées, il falloit bien y recourir faute d'une meilleure), Nonobstant son système, cet esprit borné trouve mieux son compte, selon nous autres profanes, à un langage clair, simple, à la portée des plus ignorans, qu'à l'écriture hiéroglyphique. L'homme est accoutumé depuis si long-temps à procéder du connu à l'inconnu, qu'il ne quittera point cette marche naturelle pour prendre une marche in-

---

de Genève, chez lesquels il y a pourtant beaucoup de maçons. Ils reprochent aux catholiques-romains de séduire et de fasciner la raison, par ce *langage de l'imagination*, dans le luxe pompeux de leurs cérémonies. Aussi veulent-ils que les murailles de leurs temples soient] absolument nues, en dedans comme en dehors, et par conséquent sans emblèmes ni hiéroglyphes. Nous convenons que nos cérémonies parlent aux sens, ainsi que nos peintures, etc.; mais c'est afin de mieux pénétrer les esprits et les cœurs. Il n'y a aucune espèce d'analogie entre des cérémonies publiques, publiquement expliquées, et les mystérieux hiéroglyphes de la maçonnerie qui ne sont bien ou mal expliqués qu'à ses adeptes.

versà, comme s'il essayoit de faire servir sa tête à la place de ses pieds, *et vice versâ*, et qu'il ne s'avisera point de chercher sa cervelle dans ses talons.

Depuis les Phéniciens, auxquels on attribue l'invention de

« Cet art ingénieux
« De peindre la parole et de parler aux yeux »

jusqu'à nous, presque tous les peuples n'ont eu besoin que d'environ vingt-quatre signes ou lettres pour tracer toutes les expressions de leurs idées; et en peu de leçons un enfant parvient à connoître ces signes et à en lire les combinaisons; tandis qu'en Chine, un lettré est réputé bien savant quand, parvenu au retour de l'âge, il a réussi à meubler son cerveau de tous les caractères hiéroglyphiques dont est composée la langue maçonnique de cette nation. D'autre part, le langage de l'imagination, dans sa course vagabonde, exprime bien des absurdités, comme nous ne manquerons pas d'occasions de le remarquer. Cette imagination déréglée eut-elle jamais aucun rapport avec les preuves d'une vérité quelconque? Et d'ailleurs, qu'avons-nous besoin, par exemple, d'un *niveau* pour apprendre ou nous ressouvenir que tous les hommes sont égaux aux yeux du Créateur, d'un *équerre* et d'un *compas* pour apprendre ou nous rappeler que la droiture

et l'exactitude doivent régler toutes nos actions? Les vérités de cette espèce ont-elles besoin des niaiseries de la mnémonique pour se retracer dans le cerveau de tout homme jouissant de sa raison?

Le législateur des chrétiens, pourroit-on dire, a bien donné de ses divines leçons en paraboles et similitudes : mais ces paraboles et similitudes étoient à la portée de ses auditeurs, dans le génie de la langue hébraïque, et il en faisoit au besoin l'explication. Au contraire des maçons, il donnoit ces leçons publiquement; il ne les enveloppoit pas des ombres du mystère. Ses apôtres ont prêché publiquement comme lui. Qui empêche les R.·. loges, si zélées pour les progrès des vérités utiles au genre humain, de suivre ces exemples? Dans un siècle où le libéralisme est en si haute faveur, ont-elles à craindre les fouets, les croix, les chevalets, les peignes de fer, les grils et les roues, qui n'intimidèrent ni les apôtres ni leurs successeurs? Jusqu'à quand laisseront-elles leur lampe sous le boisseau? Et puis les hiéroglyphes maçonniques ne s'expliquent pas eux-mêmes; les maîtres sont bien dans la nécessité d'en donner l'explication aux initiés. Profanes, mes frères, que cette méprisante qualification affecte d'autant moins, que vous êtes dans le véritable temple, abandonnons les hiéroglyphes

maçonniques à ses superbes prétendus *lucifers*, comme les personnes bien élevées abandonnent les expressions ténébreuses et ignobles de l'argot à la populace grossière, aux bandits et aux coupeurs de bourses; laissons-leur écrire les leçons de leur sagesse à la manière des *rebus*; gardons-nous de diriger notre vaisseau vers la lueur perfide de ces feux follets; nous nous engagerions dans un labyrinthe de funestes écueils : la doctrine de l'Evangile est le phare de vraie lumière qui nous montre sûrement l'entrée du port auquel nous aspirons.

La vie étant le premier bien de l'homme, et la reconnoissance envers l'auteur de ce bienfait étant le premier devoir du maçon, le V∴ nous apprend que *l'ordre admet* SANS DISTINCTION (comment n'ajoute-t-il pas sans prédilection?) *toutes les croyances, toutes les communions*; qu'il (3) prescrit la tolérance, mais qu'il exècre l'athéisme et repousse l'impiété. Ceci n'est pas fort intelli-

---

(3) Depuis quand l'ordre maçonnique repousse-t-il l'impiété? La repoussoit-t-il quand il initia à ses mystères le coriphée des impies, celui qui par fois se signoit *Christ-Moque*, celui qui terminoit toutes ses lettres à ses lieutenans par cette exécrable formule contre la religion du Christ : *Ecrasez l'infâme*, ou *ecr. l'inf.* Et combien d'autres fameux impies n'aurions-nous pas à citer qui ont été membres de la maçonnerie?

gible pour un logicien profane. Il paroît que les conclusions ne découlent pas des prémisses, et que le V.·. n'est pas ici très-périt architecte de conséquences naturelles. Et puis quelle latitude pour recruter la maçonnerie! Ses rangs seroient-ils donc tant éclaircis? Admettre sans distinction toutes les croyances, etc.! L'ordre admet donc aussi le paganisme? Il ne lui sera pas nécessaire de faire battre la caisse. Mais le V.·. n'appréhende-t-il pas qu'on en dise *que c'est le collier à toutes les bêtes?* Objectera-t-il que l'ordre exècre l'athéisme et repousse l'impiété? A cela, un candidat païen répliqueroit que, loin d'être athée, il reconnoît au contraire un grand nombre de dieux, et qu'il les adore avec toute la piété dont il est capable. Le pieux Enée, emportant sur ses épaules ses dieux et son père pour les sauver de l'embrasement de Troye, n'eût-il pas été admis d'emblée et sans parrain aux épreuves que l'ordre exige des profanes qui postulent le grade d'apprenti? Mais enfin, ajoutera le V.·., l'ordre est institué pour la gloire du Grand Architecte de l'univers (4), et on ne peut y admettre ceux qui

(4) La qualification *d'architecte* présente aux esprits profanes l'idée de l'artiste qui trace le plan d'un édifice, et en surveille l'exécution, qui est opérée par les maçons, charpentiers, etc. Les R.·. loges prétendroient-elles que l'Etre su-

ne le connoissent point. Alors le V.·. ne s'est pas suffisamment expliqué, et il doit être expressément statué que la connoissance *du susdit Grand Architecte* sera communiquée au postulant avant son admission dans l'ordre, le cas échéant; et que jusqu'à ce qu'il ait acquis cette connoissance, il ne sera considéré que comme un catéchumène, afin que la logique du V.·. soit au moins sur ce point entre l'équerre et le compas.

Les profanes, il faut l'avouer, sont très-enclins à croire que l'ordre maçonnique se recrute d'insoucians, d'indifférens, d'incrédules, etc., beaucoup plus que de croyans de toutes communions, et ils remarquent qu'il honore beaucoup le Grand Architecte, en le supposant indifférent, comme lui, au culte que les hommes lui ren-

---

prême se seroit borné à tracer le plan du monde, et auroit abandonné la création ou l'arrangement de ses diverses parties à des intelligences inférieures? ce seroit tomber dans le polythéisme; ou prétendroient-elles que cet Etre suprême auroit, pour former le monde, disposé d'une matière qui lui seroit co-éternelle, comme l'architecte dispose des matériaux épars sur des chantiers? Système aussi absurde que le précédent. Ces questions sont justifiées par l'étrange qualification que les R.·. loges ont adoptée pour désigner le *bon Dieu* des chrétiens. On ne s'en sert ici que pour s'accommoder quelques momens à la marotte des R.·. loges; en notant que cette périphrase ne rend pas l'idée que les profanes expriment par le seul mot de *Créateur*.

dent; ce qui est la conséquence résultante de la latitude statuée pour le recrutement. Cette indifférence maçonnique qui jette dans le même creuset l'erreur et la vérité, pour en faire, tout au moins, un méprisant amalgame, n'est-elle pas d'ailleurs bien avantageuse à la morale et à la société, aussi bien qu'à la vraie religion?

Nous aurons occasion d'examiner, avec la seconde homélie, une autre conséquence importante de l'initiation aux mystères maçonniques, relativement aux initiés chrétiens ou soi-disant tels.

Le V∴ enfile plus loin quelques périodes philosophismo-galimathiaco-aériennes sur *le principe d'amour éternel dont* TOUTES LES CHOSES CRÉÉES *portent l'empreinte*; sur *la preuve de l'existence d'un auteur éternel qui a formé* TOUS LES ÊTRES *pour devenir capables de le sentir*; preuve qu'il tire de *l'amour et de l'amitié qui font palpiter le cœur, de la larme qui échappe à tout homme sensible*, etc. Tout cela est fort divertissant. Il est impossible que la gaieté ne fasse point palpiter le cœur d'un profane, au principe d'amour éternel dont les citrouilles et les cailloux, par exemple, (qui font bien partie de toutes les choses créées, de tous les êtres) portent l'empreinte, au sentiment de l'existence d'un auteur éternel qu'éprouvent ces citrouilles et ces cailloux, parce

que *la glace ne peut produire la chaleur*, etc.
Cependant combien de cœurs, en mettant même de côté ceux des citrouilles, des cailloux et autres êtres inanimés, combien de cœurs qui ont palpité et qui palpiteront encore d'amour et d'amitié, comme ceux de Médée et de Jason, d'Ariane et de Thésée, d'Achille, de Déidamie et de Patrocle, d'Hélène et de Pâris, d'Oreste et de Pylade, de Nisus et d'Euryale, d'Enée et d'Achates, d'Alexandre et d'Ephestion, etc., etc. sans avoir eu le bonheur de sentir l'existence de l'auteur éternel, du Grand Architecte de l'univers? Combien de régions du globe, encore dans les ténèbres du paganisme, auroient besoin de missionnaires maçons pour le leur faire connoître, en suppléant aux insuffisantes palpitations de cœur, aux insuffisantes larmes de leurs sensibles habitans par les emblèmes et hiéroglyphes des R.·. loges?

Nous sommes bien éloignés de prétendre que les beautés magnifiques de la création ne sont pas des preuves de la gloire de Dieu, et par conséquent de son existence : mais nous prétendons que ces preuves seules ont été de tout temps insuffisantes pour parvenir à la connoissance de cet Etre suprême telle que la donne la révélation. Nous ajoutons qu'aucune religion, excepté la religion révélée, n'a reconnu et adoré un seul Dieu; et

que les anciens philosophes eux-mêmes, nommément Socrate et Platon, ont reconnu la nécessité d'une révélation pour parvenir à cette première de toutes les connoissances.

Le V∴ expose ensuite le code abrégé des maçons, qui consiste à remplir ses devoirs envers le principe de toute existence (le Grand Architecte) envers ses semblables, envers soi-même : *ce qui est l'objet des recherches du maçon et le but de ses travaux.* Mais qu'est-il besoin des recherches et des travaux de la maçonnerie pour connoître ces devoirs et les remplir ? Qu'est-il sur-tout besoin du mystère que les maçons affectent dans ces recherches et ces travaux, en admettant qu'ils s'en occupent ? Il paroît que, pour parvenir à ce but, ils prennent un sentier tortueux qui les expose à se fourvoyer. La doctrine de l'Evangile, qui pourtant ne contient point d'hiéroglyphes, nous a heureusement tracé la route, après nous avoir fait connoître comment doivent être remplis tous ces devoirs dont l'observance est encore aujourd'hui l'objet des recherches de la lumineuse maçonnerie. Le télescope des R∴ L∴ auroit-il découvert dans cette doctrine quelques taches ou quelques lacunes, dont la manifestation publique auroit quelques inconvéniens ? Les R∴ loges auroient-elles découvert quelques aberrations dans la plus sûre de

toutes les boussoles ? Est-on maçon avant d'être chrétien ? *Dogme consolateur de l'immortalité de l'âme*, s'écrie le V.·. dans une sainte ivresse, *tu es la base de la croyance du maçon !* Quoi ! sans l'ordre maçonnique nous ignorerions, chrétiens, que nos âmes CRÉÉES A L'IMAGE DE DIEU sont immortelles ! Les apôtres ont-ils donc mis à contribution les emblêmes et hiéroplyphes des R.·. loges pour composer leur symbole ? On ne peut rien comparer à cette exclamation du Vénérable, que le mémorable decret par lequel Robespierre fit reconnoître au peuple français l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme, et la cérémonie qui en fut la suite : c'étoit un vrai decret, une vraie cérémonie maçonniques dont le V.·. nous donne de nouvelles éditions en son homélie. Et que dirons-nous de ce principe du V.·. ainsi conçu : *reconnoissance sans bornes* (du maçon) *envers le Grand Architecte de l'univers*, *VOILA SON CULTE UNIQUE*. Ainsi voilà le maçon catholique affranchi par le V.·. du culte de sa communion. Autrement, comment concilier ce culte avec le principe précité ? La reconnoissance est un sentiment qui est dans le cœur de l'homme, au fond duquel il n'appartient qu'à Dieu seul de pouvoir lire ; elle ne suffit point pour satisfaire au précepte religieux. D'ailleurs personne ne veut paroître ingrat ; et il n'en coûteroit guère si l'on n'avoit qu'à dire

qu'on a cette reconnoissance. Le culte, au contraire, consiste en des hommages extérieurs auxquels le cœur, à la vérité, peut souvent n'avoir aucune part, mais qui sont pourtant des expressions de reconnoissance, de dépendance, dont nous n'avons pas besoin de démontrer la nécessité, et qui, généralement, contribuent à l'édification de la société. La commode maçonnerie ne prescrit que la reconnoissance pour *culte unique*, tandis que l'Eglise exigeante veut un culte extérieur qui soit l'expression de la dépendance, de la reconnoissance et de l'amour. Il paroît aussi à notre intelligence profane qu'il y a une lacune d'importance dans le code maçonnique. Outre nos devoirs envers le Grand Architecte, nos semblables et nous-mêmes, nous en avons encore d'autres à remplir selon le décalogue et l'Evangile ; c'est envers............ nos supérieurs, tel que le souverain, nos parens, etc., *honora patrem*, etc. *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari*, etc.; si cependant le souverain et les parens ne doivent pas être réduits à la hauteur des sujets et des enfans, sous le niveau maçonnique de l'égalité, et compris dans la catégorie de nos semblables. Le profane soumet modestement ses doutes à cet égard à la décision *ex-cathedrâ* du vénérable.

Passant aux devoirs du maçon envers ses semblables,

blables, et prêchant la bienfaisance aux frères, le V.·. leur recommande de ne point confondre cette vertu avec l'aumône. Sur cela les profanes sont bien d'accord avec lui : ils ne confondent point une cause avec un effet. Il n'en est pas de même sur ce qu'il ajoute que « l'aumône est un « acte d'une vertu *accidentelle* pour celui qui la « reçoit, tandis que la bienfaisance est une vertu « *permanente* dans l'âme de celui qui l'exerce. » Nous remarquerons d'abord que le V.·. fait ici libéralement la part de la bienfaisance, comme vertu maçonnique, et qu'il est ultrà-parcimonieux à l'égard de la vertu dont l'aumône est un acte, vertu qu'il abandonne sans doute aux cœurs profanes. Secondement, sur quoi se fonde-t-il pour donner à la vertu de bienfaisance l'épithète de *permanente?* Dieu seul est permanent. Si l'on veut avoir un bien permanent, il faut le chercher au ciel : il n'en existe point de tel ici bas. Et combien d'hommes, après avoir débuté dans leur carrière par la bienfaisance, ne se sont-ils pas ensuite signalés par une série de crimes? Néron, dont le nom seul inspire l'horreur, fut bienfaisant au commencement de son règne. *Je voudrois ne savoir pas écrire*, dit-il à un de ses ministres qui lui présentoit un arrêt de mort à signer. Mais de si beaux sentimens ne restèrent pas long-temps dans son cœur. Ainsi la qualification que le V.·.

donné à la bienfaisance est absolument fausse. Voyons s'il a été plus heureux dans celle qu'il donne à la vertu productive de l'aumône.

L'aumône, a-t-il dit, est un acte d'une vertu *accidentelle* pour celui qui la reçoit. Et pourquoi ne considère-t-il point plutôt cette vertu dans son essence ou ce qu'elle est réellement pour celui qui la pratique? Nous accordons volontiers qu'elle n'est pas plus *permanente* que la bienfaisance, quoiqu'elle ne se perde pas aussi facilement que celle-ci, que nous ne pouvons envisager que comme sa sœur bâtarde. L'homme est fragile et inconstant, et sa volonté libre qui le porte aujourd'hui au bien, peut demain le porter au mal. Mais que signifie cette définition entortillée de l'aumône, définition injurieuse à celui qui la reçoit et à la vertu dont elle n'est pas nécessairement mais dont elle est le plus souvent un acte? Admettons que telle en soit l'opinion de l'indigent ingrat qui en profite, son autorité ne seroit-elle pas au moins bien suspecte? Se formeroit-on une idée juste de la modération sur les vociférations des jacobins qui proscrivoient les modérés? De cette définition du V.*. on pourroit tirer la conséquence, que l'indigent qui a reçu l'aumône se sera acquitté du devoir de la reconnoissance quand il aura dit en lui-même: « C'est par hasard, par accident que la personne

« qui m'a fait l'aumône a été sensible à ma
« triste situation. Ma misère aura touché son
« cœur et en a tiré cette marque de sensibilité,
« comme un morceau d'acier, par un choc for-
« tuit, tire des étincelles d'un caillou. Peut-être
« même que je dois cette aumône à une bonne
« digestion, à un sommeil paisible, à un rêve
« agréable, qui aura tourné l'aumônier à la com-
« passion comme le vent tourne une girouette. »
Nous nous abstenons de toute réflexion sur une reconnoissance ainsi raisonnée. « L'aumône,
« ajoute le V∴, tient à la plénitude de la bourse,
« et la bienfaisance à la grandeur des sentimens. »
Pour ce qui concerne l'aumône, il convient de faire une distinction qui dissipera l'obscurité dans laquelle le V∴ affecte d'envelopper les leçons de sa sagesse. L'aumône, *quant à sa quotité*, tient à la plénitude de la bourse, *conc*. L'aumône, *quant à son mérite*, tient à la plénitude de la bourse, *neg*. Les deux deniers de la veuve ne furent-ils pas plus estimés du divin Maître que les offrandes les plus pécunieuses, parce que cette pauvre femme avoit ôté ces deux deniers de son nécessaire, tandis que les riches n'avoient donné qu'une partie de leur superflu ? *Verè ego dico vobis quia vidua hæc pauper plus quàm omnes misit.* Ainsi l'aumône la plus légère peut être plus méritoire que la plus abondante qui tient à la

plénitude de la bourse : les degrés de mérite de l'une et de l'autre dépendent des dispositions de ceux qui les font. Quant à *la grandeur des sentimens*, que le V.·. attache par prédilection à la bienfaisance maçonnique, nous prouverons bientôt qu'elle est à un bien plus haut degré l'apanage de cette vertu *accidentelle* dont l'aumône est un acte chez les vrais chrétiens. Que le V.·. nous permette d'ajouter auparavant que sa logique est encore en défaut, pour avoir établi une comparaison entre une vertu cause de certains bons effets, et une bonne action effet d'une autre cause. Il devoit comparer entr'elles les deux vertus, l'une prétendue *permanente*, l'autre prétendue *accidentelle*, ou comparer entr'eux les effets de ces deux vertus. Mais le V.·. ne fait pas même la moindre mention des effets de la bienfaisance maçonnique, et on ne pourroit pas l'accuser d'être à cet égard sorti des bornes de la modestie.

Revenant à ce qui concerne particulièrement la vertu honorée de la dédaigneuse et injuste qualification *d'accidentelle*, pourquoi faut-il que nous soyons obligé de renvoyer le V.·. au catéchisme, pour lui en donner une plus juste idée ? Qu'il apprenne donc, ou qu'il tâche de se rappeler que, chez les profanes chrétiens, la vertu dont l'aumône est un acte, est une de ces trois

vertus théologales sources de toutes les autres, de ces trois vertus surnaturelles que n'ont pu acquérir les âmes qui les possèdent, mais qu'elles tiennent de Dieu seul en pur don; et que l'aumône est un des moindres actes de cette vertu sublime qui est comme la base de notre édifice religieux. Son nom glorieux est LA CHARITÉ, ce brûlant amour qui comprend le ciel et la terre, et par lequel l'âme qui en est embrasée aime son Dieu par-dessus toutes choses, et son prochain, c'est-à-dire tous ses semblables, jusqu'à ses ennemis, fussent-ils maçons et jacobins, comme elle-même, pour l'amour de ce Dieu créateur et père commun de tous les hommes. C'est ce pur amour qui peut seul faire le bonheur de l'âme en cette vie. C'est ce même amour qui, pénétrant le cœur d'une grande sainte, en faisoit jaillir cette énergique exclamation sur l'éternel tourment de l'ange de ténèbres : *Ce malheureux qui n'aimera jamais !* C'est enfin ce feu des grandes âmes, principe du véritable héroïsme, qui fit affronter les plus grandes fatigues, les plus grands périls, les calomnies, les persécutions de tout genre, les plus cruels tourmens et la mort, aux apôtres, aux disciples de l'Homme-Dieu, et à cette innombrable légion de saints qui, marchant sur leurs pas, ont porté *la vraie lumière* de l'Evangile jusques aux cercles polaires,

et scellé de leur sang les vérités éternelles etc. Peut-on dire qu'une telle vertu soit *accidentelle* dans aucun cas ? ce seroit prétendre que Dieu dispose aveuglément et au hasard de ses dons les plus précieux, ce que l'on ne peut même supposer sans blasphème. Tenons donc pour certain que, nonobstant l'oracle de la sagesse du V.·., la Charité n'est *accidentelle* ni dans son essence, ni dans l'aumône ou aucun autre de ses effets. A présent oserions-nous comparer à cette vertu sublime si dédaigneusement ravalée la bienfaisance maçonnique ? Ah ! que les profanes nous pardonnent, si, anticipant sur l'ordre des matières, nous nous transportons un moment avec eux dans la salle du banquet maçonnique, devant cette table à laquelle sont assis nos philadelphes altérés par le sel des homélies qui nous occupent ; et qui est encore chargée des vins les plus délicats. Nous n'emprunterons point ici la balance infidèle du V.·.: pour écarter tous les soupçons qu'on pourroit jeter sur notre impartialité, nous laisserons à la bienfaisance des frères le soin de se peindre elle-même. Après maintes et maintes santés portées en zig-zag et en équerre, les R.·. frères que l'heureuse saturation de leurs estomacs, la gaieté de leurs chansons et une musique harmonieuse ont disposés à la *permanente* bienfaisance, se rappellent alors qu'il existe des mal-

heureux qui, peut-être, n'ont pas de pain pour dîner. Alors le tronc des pauvres circule une première fois, et son produit se trouve de la somme de 16 f. 85 c. qui est remise aux F.·. servans, lesquels pourtant ne sont pas à jeun. Le V.·. le fait circuler une seconde fois, et il produit 10 f. 35 c. qui sont versés dans LA CAISSE du F.·. hospitalier. Et les R.·. F.·., après avoir consigné ces effets admirables de *la grandeur de leurs sentimens*, dans un procès-verbal d'une modestie non suspecte, s'empressent de faire imprimer ce procès-verbal, pour l'édification des générations présentes et futures. Dans ces actes merveilleux de bienfaisance, le très-cher frère *Messer Gaster* a reçu la meilleure et la plus grosse part, et elle lui étoit bien due en sa qualité de *premier Maître-ès-arts du monde*; les F.·. servans ont profité de la seconde; et la troisième, qui n'équivaut pas à un pour cent de la dépense totale du banquet, a été mise *en caisse*, pour en être extraite en temps et lieu, après mûres délibérations, sur les très-humbles suppliques des indigens qui seront le mieux recommandées. *Catelli edunt de micis quæ cadunt de mensâ dominorum suorum.* Ah! F.·. Vénérable, votre maigre et froide bienfaisance, fastueuse jusque dans sa gueuserie, ne fut et ne sera jamais à la charité chrétienne, que ce que la plus mauvaise, la plus grimaçante des

B 4

caricatures seroit au tableau sublime de la Transfiguration.

Pressé par l'abondance de la matière, nous nous dispensons de nous arrêter à des objets moins importans, et nous nous hâtons d'arriver à la péroraison du V.·.. Il la termine en exprimant le souhait, que le Grand Architecte PUISSE *le ramener, avec ses frères, aux principes primitifs de l'association maçonnique.* On ne seroit pas plus étonné, si l'on entendoit le patron de l'ordre prêcher la pénitence aux autres bienheureux du paradis. Il paroissoit par l'exorde du V.·. que les frères étoient dans la bonne voie, et que le but de son homélie étoit d'y affermir leurs pas : quand on s'arrête à cette période on ne sait plus qu'en dire. *Que le Grand Architecte de l'univers nous soit en aide*, et qu'il daigne nous révéler le mot de cette énigme; car le Sphinx lui-même n'en viendroit pas à bout. Mais ne seroit-ce point là *une de ces vérités obscurcies par les préjugés du monde profane ? sous quels hiéroglyphes est-elle donc cachée ?* Au reste, il faut que le profane laisse échapper ici un aveu qui pèse trop sur sa conscience : c'est qu'il est très-mal édifié du doute que vient d'exprimer le V.·. sur la puissance du Grand Architecte de l'univers, qui *pourra* toujours tout ce qu'il voudra, et qui par conséquent *peut* lui concéder, ainsi qu'à tous les

frères, les grâces nécessaires pour être ramenés aux principes dont il s'agit, desquels ils auroient eu le malheur de s'écarter. Qu'ils fassent seulement leurs efforts pour obtenir ces grâces, et et qu'ils les demandent avec une confiance sans bornes dans la *puissance* ainsi que dans la bonté du Grand Architecte. Eh quoi! le V∴ ignore-t-il ce qu'il en coûta à Moïse, seulement pour avoir frappé une seconde fois le rocher de sa baguette. De son côté le profane supplie de tout son cœur le Grand Architecte, de vouloir bien, dans son infinie bonté, rappeler le V∴ à la raison de laquelle il paroît s'être séparé par un scandaleux divorce.

Mais l'homélie du V∴ n'est ici que comme les bagatelles de la porte. Hâtons-nous de pénétrer dans la salle et de prendre place, car il y aura foule selon toutes apparences. Le V∴ n'a fait que *soulever une partie du voile allégorique* : voici le F∴ orateur impatient, qui va faire lever la toile entière, et étaler à notre admiration toutes les beautés de la scène.

Commenter les éloges que donne le F∴ orateur à l'excellence de l'initiation maçonnique et au mérite des frères, ce seroit les affoiblir. Profanes, prenez et lisez : vous avez des citrouilles ou des cailloux en place de cœurs, si vous êtes insensibles à tant de vertus et de bienfaits. Remarquez

sur-tout *que la tâche de l'humble frère sera d'autant plus facile à remplir, qu'il va parler de vertu à des hommes qui la connoissent aussi bien que lui* : ce qui sans doute n'est pas peu dire.

Notre enthousiasme décline bien un peu à la lecture soporative des détails financiers qui suivent l'intéressant début du R.·. frère. N'auroit-il pas pu se dispenser de parler des ouvriers qui ont travaillé à la décoration et à l'ameublement de la loge, des portes qu'il a fallu fermer et ouvrir, etc. ? Est-ce là *parler de vertu?* Ces détails froids et hors d'œuvre seront encore moins importans à nos neveux. Nous le disons avec regret : *bonus dormitat Homerus* ; et le F.·. orateur est encore trop près de son début pour avoir besoin de sommeiller. --- Monsieur le profane, cette remarque porte sur le mérite littéraire de l'homélie, pour le commentaire duquel vous avez reconnu votre insuffisance en votre fastidieuse préface. *Ne, sutor, etc.* Rentrez donc dans le cercle que vous vous êtes tracé. --- Il n'y a rien à répondre. Le profane reconnoît qu'il a tort. D'ailleurs le R.·. frère paroît ne s'être assoupi quelque peu, que pour se tenir mieux éveillé en nous traçant, de main de maître, *un tableau de l'ordre en général.* A l'imitation de ces intrépides voyageurs qui ont bravé les fatigues et les périls d'une

zône brûlante, pour découvrir les sources du Nil, son but est la source de la maçonnerie, *qu'il essaiera de trouver dans la nature même, c'est-à-dire dans le premier homme de bien.*

Toutefois, n'est-il pas bien étonnant que, « Jus-« qu'ici (jusqu'au moment où parle le F.·. orateur) « on ait établi le principe de la maçonnerie sur « des conjectures, et que chacun lui ait donné « une origine différente, une origine plus ou « moins reculée. » Quel est le profane qui s'en seroit douté? Cet aveu est vraiment des plus naïfs. Quoi! la maçonnerie seroit donc comme ces enfans de contrebande, ces *ragazzi di cento albume*, ces ouvrages nés d'auteurs anonymes, recueillis dans les hôpitaux par la charité, qui sont privés du bonheur de connoître leurs parens! Quoi! les maçons sont encore à chercher l'auteur *des principes qu'ils professent;* et peut-être que ces *principes primitifs de l'association maçonnique* auxquels le V.·. a souhaité que le Grand Architecte de l'univers *puisse* ramener les frères, *ne seroient*, comme leur auteur même, *établis que sur des conjectures!* . . . . Il étoit bien à propos que le F.·. orateur vînt enfin déchirer le voile épais qui forme le mystère de cette légitime paternité et de cette légitime série de générations. Remarquons bien, profanes, que le R.·. frère ne perd point ici son temps à discuter les

conjectures de chacun sur ce sujet important; qu'il ne panche pas plus vers l'une que vers l'autre, mais qu'il les rejette également toutes, comme destituées de toute probabilité; qu'abandonnant enfin des sentiers trop inutilement battus, il se trace une nouvelle route avec la boussole. Selon toute apparence il va découvrir le pot . . . le pot aux roses. Ainsi le dix-neuvième siècle de l'ère profane va devenir à jamais célèbre par la plus glorieuse de toutes les découvertes; ainsi l'antique capitale de la Séquanie, comme l'observatoire fortuné du F.·. orateur, verra décupler son illustration. Mais que les R.·. loges se préparent à donner au F.·. orateur, si tant est qu'elles le puissent, des témoignages de reconnoissance proportionnés au bienfait qu'il leur destine : il va dévoiler à leur culte respectueux le patriarche qui posa la première pierre de leur nombreuse famille, et leur étaler sur un parchemin tout fraîchement corroyé, les titres antiquissimes de noblesse de ce patriarche, titres d'une date bien antérieure au déluge. *Fiat lux.*

« Les hommes, dit-il, sortant des mains de « la nature, dispersés dans les bois, (5) vivoient

---

(5) *Avocat, ah ! passons au déluge.* Il n'y a eu des hommes dispersés et nomades que postérieurement au déluge,

« isolés au milieu de leurs semblables, se dispu-
« tant leur nourriture. Le plus fort opprimoit le
« plus foible. Ils sentirent le besoin de se réunir,
« pour éviter la brutalité des uns, la perfidie
« des autres. Ils formèrent d'abord de petites
« sociétés qui peu à peu s'augmentèrent. Ils se
« firent des habitudes qui par la suite devinrent
« des lois. Des voisins, jaloux de leur bonheur et
« de la vie paisible qu'ils menoient, vinrent les
« attaquer. *Ils se donnèrent un chef. Ils aliénèrent*
« *une partie de leur liberté pour jouir de l'autre*
« *avec sécurité*. Leur union fit leur force : ils re-
« poussèrent leurs ennemis; et la première paix
« succéda à la première guerre. » (C'est du Condillac tout pur, dit un gourmet, en essuyant ses lèvres, comme fit l'ami Sancho, après avoir avalé *un trago* de vin qu'il reconnut pour du vrai Ciudadreal. Le F.·. orateur ne seroit pas heureux en plagiat).

On est ébloui du faisceau de lumière qui jaillit de cet abrégé historique, comprenant, en un si petit espace, l'origine du genre humain, du contrat social, du droit des gens et des lois, avec la première guerre et la première paix. Le Discours sur l'histoire universelle, cet ouvrage si

---

et par conséquent long-temps après qu'ils furent sortis *des mains de la nature*.

vanté de l'aigle de Meaux n'a rien qui en approche. A la vérité, Bossuet se traîne servilement, en la même matière, sur les pas de Moïse qui n'étoit pas maçon ; au lieu que le F.·. orateur ou l'auteur dont il se feroit l'écho plane dans l'immensité des espaces imaginaires, porté sur les aîles du déisme et de la salutaire souveraineté du peuple. Une foule de profanes qui, de même que Bossuet, ont la simplicité de croire à la Genèse, objectent vivement au F.·. orateur que, dès le berceau du monde, grâces à la bonté divine, la société a existé entre les hommes, qui par conséquent ne vivoient point *isolés au milieu de leurs semblables* ; que, dès cette époque, la puissance tant législatrice qu'exécutrice appartint de droit naturel au père de famille; que notre premier père Adam a exercé ces pouvoirs pendant huit siècles de paix sur sa nombreuse postérité; que le pouvoir monarchique a découlé tout aussi naturellement du pouvoir des premiers patriarches; que le F.·. orateur seroit fort en peine de nommer le notaire par-devant lequel auroit été passé un prétendu contrat social entre Adam et ses enfans, contrat par lequel ceux-ci lui auroient *aliéné une partie de leur liberté pour etc.*; *se le seroient donné pour chef* à telles conditions que ce soit; que tout ceci s'applique également à Noé et ses trois fils qui repeuplèrent la terre après le déluge ; qu'au-

cune tradition, aucune histoire ne nous a transmis que le père du genre humain, qui a vécu si long-temps avec ses enfans, les ait vus se disputer leur nourriture, à laquelle ils surent pourvoir par le travail auquel Dieu les avoit condamnés en la personne de leur père; qu'il n'y auroit pas plus d'absurdité à prétendre qu'*Adam s'est donné Dieu pour créateur*, et que les premiers hommes ont commencé par être carpes ou brochets; que le premier homme mentionné pour avoir fait la guerre est le farouche chasseur Nemrod, qui ne fut point repoussé dans ses attaques, qui fut au contraire le premier des conquérans, et qui, vers le milieu du dix-huitième siècle de la création, établit son royaume à Babylone, au même lieu où la tour de Babel avoit été commencée, etc. etc. Mais prenons garde que le F.·. orateur soit arrêté dès les premiers pas : il a une si belle carrière à parcourir. Interposons plutôt notre médiation pour engager les profanes genésiens à faire avec lui la première paix.

Après la première guerre et la première paix, « les hommes se civilisèrent davantage. Quelques-« uns doués d'une plus grande intelligence *ob-« servèrent la nature*: » (Bossuet place à l'an du monde 1771 les premières observations astronomiques: affirmant que celles que les Chaldéens, sans contestation les premiers observateurs des

astres, donnèrent dans Babylone à Callisthènes pour Aritote, ne remontent pas plus haut. Il est important de ne point perdre de vue cette assertion historique de Bossuet, dont nous espérons que le F.·. orateur n'essaiera point d'infirmer l'autorité. quoique cet illustre évêque n'ait pas eu l'inappréciable avantage d'être éclairé des lumières maçonniques.) « Les astres, poursuit le R.·. frère, « leur apprirent l'instant où ils devoient sortir « leurs troupeaux et les ramener à la cabane (6). « En se communiquant leurs idées, leurs connois- « sances s'étendirent. Enfin ils parvinrent à dé- « couvrir quelqu'une de ces vérités sublimes qui « font aujourd'hui *la gloire de l'homme.* (*Soli* « *Deo honor et gloria.*) (Vous savez, mes frères, « quels sont les principes que nous professons.) « Eh bien, celui d'entr'eux qui, le premier, dé-

---

(6) Ce n'est pas sans raison, a dit un célèbre personnage, qu'un grand philosophe a traité de la différence qu'il trouvoit entre le jour et la nuit : car ils ne se ressemblent aucunement. Et le F.·. orateur ne revendique pas pour la maçonnerie la gloire d'avoir découvert cette différence, d'avoir découvert que, la nuit, on distingue difficilement les objets, que, le jour, on les distingue beaucoup mieux ; que la nuit est le temps du sommeil pour les troupeaux comme pour les bergers, et que le jour est le temps du travail; d'avoir enfin enseigné aux bergers *l'instant où ils devoient sortir leurs troupeaux et les ramener à la cabane !* Quelle modestie !

roba

» roba à la nature un de ses secrets; qui apprit
» aux hommes à s'entr'aimer; *qui, le premier,*
» *reconnut qu'un Être supérieur dirigeoit ce su-*
» *perbe univers, que l'homme lui devoit ses hom-*
» *mages*, celui-là fut le premier maçon. »

Eh quoi ! s'écrient les profanes, ces grandes découvertes n'ont eu lieu qu'après le premier traité de paix ! qu'après les premières observations astronomiques ! Ainsi donc avant cette dernière époque les hommes ne connoissoient ni l'amour, ni l'amitié, ni les tendres affections qui unissent les enfans à leurs parens ! leurs âmes ne savoient que s'entre haïr et se faire la guerre ! Cependant ils eurent *des voisins jaloux de leur bonheur, ces hommes sortant des mains de la nature.* En quoi pouvoit donc consister le bonheur de ces brutes qui n'avoient point encore appris du premier maçon à s'entr'aimer, à connoître un Être supérieur, à lui présenter le tribut de leurs hommages; qui ne s'étoient réunis en petites sociétés que pour se garantir des atteintes de la brutalité et de la perfidie, auxquelles ils s'exposoient par cette précaution même, le plus mauvais de tous les oreillers, puisque toutes les actions humaines n'auroient eu alors d'autre mobile que l'intérêt individuel ? Le F.·. orateur ne propose que des énigmes. D'ailleurs, cet esprit maçonnique qui s'est élevé de son propre vol à la connoissance

de l'Être supérieur après une si longue période, ce Prométhée qui a dérobé le feu céleste, cette découverte si glorieuse pour la raison humaine, (7)

---

(7) Si nous remontons au système du V.·., cette découverte étoit de la plus grande facilité; puisque « une larme » qui échappe à tout homme sensible, une sensation qui fait » palpiter son cœur, doit être pour lui *la preuve la plus* » *convaincante* de l'existence de l'amour éternel. » Ainsi, selon ce système, les hommes privés de la révélation ne furent pas réduits au seul témoignage, aux seules démonstrations du premier maçon pour reconnoître l'existence du Grand Architecte; puisque cette preuve *la plus convaincante* de son existence doit être de long-temps antérieure à la glorieuse découverte du susdit premier maçon. Autrement, est-ce qu'avant la première paix, avant les premières observations astronomiques, avant qu'ils eussent appris à distinguer le jour de la nuit, les hommes sensibles n'éprouvoient pas sensiblement des sensations qui fissent palpiter leurs cœurs? est-ce qu'ils ne savoient pas pleurer alors, quoique de temps immémorial ils sachent si bien le faire dès leur naissance et sans l'avoir appris? est-ce qu'en ce temps malheureux *la chaleur produisoit la glace?* On s'épuise en vains efforts pour concilier ces deux systèmes couverts, tour à tour et dans une même séance, des batteries de tous les membres de la R.·. loge et de tous les F.·. visiteurs. Cependant, si le premier maçon du F.·. orateur n'est venu faire connoître l'existence du Grand Architecte, au genre humain insensible ou rétif à *la preuve la plus convaincante* du V.·., qu'après les premières observations astronomiques; il en résulte qu'il n'a point existé d'homme de bien avant cette époque, c'est-à-dire pendant environ 1800 ans; puisque premier maçon et premier homme de bien ne font qu'un, suivant

contredisent évidemment Moïse, le premier des historiens, auteur inspiré, et sa Genèse, suite et dépôt immédiat d'une chaîne de tradition non interrompue et non contredite par aucun des contemporains: tradition religieusement conservée sans altération par les enfans d'Israël, après comme avant leur dispersion. Selon la Genèse, Dieu s'est révélé au premier homme sa créature qu'il plaça dans le jardin d'Eden, où il lui donna sa première loi si malheureusement enfreinte. Quels sont vos titres, F.·. orateur, pour contredire Moïse; ou comment conciliez-vous ces absurdes rêveries avec son histoire? (Hélas! la première paix des profanes avec le F.·. orateur n'a été qu'une bien courte trêve).

On a beaucoup disputé sur cette question: Une société d'athées pourroit-elle subsister et se maintenir? La gloire de la résoudre étoit réservée au F.·. orateur. Le résultat de ses savantes recherches est que le genre humain fut athée, non-seulement jusqu'à la première paix, mais encore jusqu'après les premières observations astronomiques, jus-

---

la nature même et suivant le F.·. orateur son digne interprète. Race humaine, race chétive et misérable et pourtant orgueilleuse, pavane-toi donc dans la contemplation de *ta gloire*. Que de siècles ne t'a-t-il pas fallu, selon ton propre panégyriste, pour produire ce premier homme de bien!

qu'au jour enfin où l'existence de l'Etre supérieur lui fut démontrée par le premier maçon, c'est-à-dire pendant environ dix-huit siècles, non compris le temps qui peut s'être écoulé depuis les premières observations astronomiques jusqu'à cette démonstration du premier maçon dont, par oubli sans doute, le F.·. orateur n'a point indiqué la glorieuse époque.

Cependant, la foule des profanes paroît ne voir dans l'essai du F.·. orateur que la reproduction d'un misérable système. Ils sont si chicaneurs. Les voici qui reviennent à la charge avec un nombreux et bruyant renfort. En quelle année de la vraie lumière a donc paru votre premier maçon, ce génie privilégié, ce bienfaiteur insigne du genre humain? Quel pays l'a vu naître ? Etoit-il de Paris ? Etoit-il de Rome ? de Mésopotamie ? de Phénicie ? d'Egypte ? du Monomotapa ? de Chine ? de Tartarie ? de l'Inde ? de la Basse-Bretagne ? A quoi et à quelle occasion a-t-il *reconnu qu'un Être supérieur dirigeoit ce superbe univers*; *que l'homme lui devoit ses hommages?* Les preuves qu'il a données de l'existence de cet Être supérieur sont-elles *larmoyantes*, *palpitantes*, *calorifiques?* A-t-il obtenu un brevet d'invention ? Par quels moyens a-t-il appris aux hommes à s'entre-aimer ? est-ce par celui des écoles mutuelles de Lancaster ? Quelles loges a-t-il fondées ? Quel fut

son premier grand Orient? Comment s'appeloit le premier maçon? étoit-il légitime ou bâtard? Seroit-il possible qu'un cerveau si heureusement organisé eût fait son entrée en la lumière par un accouchement laborieux et à l'aide du forceps énasant du docteur Slop? mais, plutôt, n'y seroit-il pas entré par le moyen de l'opération césarienne, qui auroit préservé de toute compression, de trouble et de dérangement ses fibres tendres et délicates? Est-il mort à rez de chaussée? Est-il mort en l'air? A-t-il été canonisé ou béatifié? l'a-t-on enchâssé? avez-vous de ses reliques?

Quis? Quid? Ubi? Quibus auxiliis? Cur? Quomodò? Quandò?

----Ils parlent tous ensemble. On n'entendroit pas gronder la foudre. Eh! messieurs les profanes, ne troublez pas ce pauvre F.·. orateur. Mettez au moins quelque intervalle à vos questions, et parlez chacun à votre tour. *En Huronie chacun parle à son tour*: cet exemple est bon à suivre. Comment voulez-vous que le F.·. orateur puisse vous répondre? Aussi,

« Voilà ce que l'on gagne à parler en public. »

----Avez-vous les œuvres de votre premier maçon? Sont-elles manuscrites? Sont-elles imprimées? A quelle édition en sont-elles? Sont-elles économiquement imprimées en abrégé et sur papier sans colle à l'usage *des chaumières?* Quelles

sont les adresses de l'éditeur, de l'imprimeur, du libraire ? Ces œuvres ont-elles reçu l'approbation du censeur royal, de la Sorbonne ? Sont-elles enregistrées à la chanbre syndicale ? Seroient-elles à *l'index* ? N'auroient-elles point été brûlées par la main du bourreau au pied du grand escalier ? Ne se vendroient-elles point sous le manteau ? Le premier maçon étoit-il de l'université de France, recteur ou inspecteur d'académie ? Signalez aussi à notre reconnoissance le maçon privilégié qui découvrit *le dogme consolateur de l'immortalité de l'âme*, *base de la croyance maçonnique*. Apprenez-nous... ----Ah ! c'est pour devenir sourd. Abandonnons la place. Que le F.·. orateur s'en tire comme il pourra.

L'histoire, malgré les plus sévères défenses, a conservé le nom de l'incendiaire du superbe temple d'Ephèse. Le nom d'Erostrate se perpétuera d'âge en âge chez toutes les nations civilisées : et le nom de l'Erostrate superlatif qui alluma le plus terrible des incendies, l'incendie dont il a légué à ses arrières-adeptes le soin d'exciter les flammes dévorantes, l'incendie qui, si les soins de ces adeptes ont le succès dont ils conservent l'espérance, doit consumer toute la superficie du globe, ce nom, des noms le plus funeste, l'histoire auroit dédaigné de nous le transmettre ! Non : c'est impossible. Essayons si

les lumières profânes pourront nous conduire à une découverte sur laquelle la maçonnerie s'est epuisée jusqu'à présent en vaines conjectures.

Dans le fait, on a sujet d'être surpris que le F.·. orateur se donne tant de peine à chercher le père de la maçonnerie : il n'y a que les maçons imbécilles qui soient encore dans l'ignorance à cet égard. Tous ceux des frères qui sont initiés aux grands mystères de l'ordre savent bien que ce premier maçon est l'esclave vendu à la veuve de Scytien, l'esclave *Curbique*, plus généralement connu sous le nom de *Manès*. Ne seroit-ce pas pour donner le change aux maçons des premiers grades sur cette humiliante origine, que le F.·. orateur s'est battu les flancs à forger son absurde système? Le savant et respectable auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, qui entre, sur l'origine de la maçonnerie, dans des détails très-circonstanciés, appuyés de preuves propres à convaincre les plus incrédules, et qui fait particulièrement remarquer la connexion des rites maçonniques avec cette origine, les impiétés et le supplice de Manès, termine ce qu'il en dit par le résumé suivant :

« La haine d'un esclave pour ses fers lui fait » trouver ces mots, *égalité* et *liberté*. Le ressen- » timent de son premier état lui fait croire que » le démon seul a pu être l'auteur de ces empires

» où l'on trouve des maîtres et des serviteurs, des
» rois et des sujets, des magistrats et des citoyens.
» Il fait de ces empires l'ouvrage du démon, et
» laisse à ses disciples le serment de les détruire.
» Il se trouve en même temps héritier des livres
» et de toutes les absurdités d'un philosophe,
» grand astrologue et magicien fameux. De ces
» absurdités, et de tout ce que lui a dicté sa haine
» contre les distinctions et les lois de la société,
» il compose le code monstrueux de sa doctrine.
» Il se fait des mystères, distribue ses adeptes
» en différens grades; il établit sa secte. Trop
» justement puni pour ses impostures, il leur
» laisse en mourant son supplice à venger, comme
» un nouveau motif de haine contre les rois.
» Cette secte s'étend en Orient et en Occident;
» à l'aide du mystère elle se perpétue, se propage:
» on la retrouve à chaque siècle. Éteinte une
» première fois en Italie, en France et en Espagne,
» elle y arrive de nouveau de l'Orient dans le
» onzième siècle. Les chevaliers du temple en
» adoptent les mystères. Leur extinction offre à
» la secte une nouvelle tournure à prendre dans
» ses jeux. La haine des rois et du Dieu des chré-
» tiens ne fait que s'y fortifier par de nouveaux
» motifs. Les siècles et les mœurs varient les
» formes, modifient les opinions : l'essence reste.
» c'est toujours la prétendue lumière de l'égalité

» et de la liberté à répandre ; c'est toujours l'em-
» pire des prétendus tyrans religieux et politiques,
» des pontifes, des prêtres, des rois et du Dieu
» des chrétiens à renverser, pour rendre au
» peuple la double égalité, la double liberté, qui
» ne souffre ni la religion de Jésus-Christ ni
» l'autorité des souverains. Les grades des mys-
» tères se multiplient; les précautions redoublent
» pour ne pas les trahir. Le dernier des sermens
» est toujours : Haine au Dieu crucifié, haine
» aux têtes couronnées.

« Tel est le précis historique de la Franc-ma-
» çonnerie : tel est le fond de ses secrets etc. »

Retournons vers le F.·. orateur pour reprendre le cours de son homélie.

« Les sociétés particulières se réunissent, et bien-
» tôt forment de grands peuples : mais chacune
» d'elles apporte ses usages et ses dieux....... Les
» plus instruits de chaque nation forment dans
» chaque pays des associations secrètes (des
» loges maçonniques), pour *conserver les con-*
» *noissances acquises* ET LES PERFECTIONNER. » Perfectionner la connoissance acquise du Grand Architecte, celle du dogme consolateur de l'immortalité de l'âme, et celles des autres vérités sublimes qui font aujourd'hui *la gloire de l'homme!* Ceci est à l'inverse des profanes chrétiens qui ont une association unique très-patente, très-publi-

que, pour conserver les vérités sublimes, *révélées* dans le plus haut degré de perfection, et auxquelles, par cette raison, il leur est expréssément interdit de rien changer, ajouter ou retrancher. Ici un des profanes s'adressant paisiblement au F.·. orateur : Des sophistes qui vous ont devancé, lui dit-il, ont bien voulu prétendre que les premiers hommes d'abord polythéistes, avoient ensuite découvert l'unité divine. Ce système fut visiblement imaginé pour contredire la Genèse. Pour vous, vous faites d'abord les hommes athées pendant dix-sept à dix-huit siècles, puis vient votre proto-maçon qui leur découvre le Grand Architecte: puis enfin vous faites tomber des nues les dieux de chaque société particulière, et vous ne daignez pas nous apprendre d'où ils leur étoient venus et comment *la connoissance du Grand Architecte avoit été perfectionnée par elles*, au point d'avoir morcelé en tant de fractions cet Etre suprême, de l'existence duquel *la larme d'un homme sensible est la preuve la plus convaincante*, selon votre V.·. Cette lacune seroit-elle un effet de votre ignorance? En ce cas permettez-moi de vous renvoyer au *Catéchismus historicus minor* de Fleury, que peut-être on vous aura expliqué dans vos premières études. Vous y trouverez une chose bien humiliante à la raison humaine, que vous exaltez si fort. Cette

superbe raison, qui, quoique vous en ayiez dit, ne s'est, dans aucun temps, élevée d'elle-même à la connoissance du vrai Dieu; qui n'en a dû la manifestation qu'à l'infinie bonté de son créateur; entraînée par l'ardeur des passions, *cupiditatum æstu*, perdit la révélation primitive, et se créa des dieux à l'image honteuse de ces mêmes passions (8). Cependant la tradition de la révélation primitive se conserva chez les hommes justes jusqu'à Noé; de ce patriarche elle passa à Abraham, à Isaac, à Jacob et à sa postérité qui n'eurent pas besoin de sociétés secrètes pour la conserver. Ensuite Dieu y ajouta la loi qu'il donna à Moïse pour le peuple qu'il s'étoit choisi; loi qui fut enfin complettée par le Messie. C'est ce Messie qui est pour nous, chrétiens profanes, le véritable maçon. C'est lui qui est aussi cette pierre *rebutée par les maçons*, et qui, ce nonobstant,

---

(8) Cette marche rétrograde de la raison humaine contradictoire au système du F.·. orateur, et qui, suivant l'exemple qu'il nous en donne ici lui-même, s'abaisse d'autant plus qu'elle veut s'élever davantage, en s'écartant de la seule véritable route, rappelle au profane les ailes à l'envers d'un héros de la Dunciade de Palissot, lequel s'enfonçoit dans la grenouillière d'Hélicon, par les efforts malheureux qu'il faisoit pour élever son vol au sommet de ce séjour des muses. Est-ce que ces ailes précieuses sont devenues *le patrimoine de la maçonnerie*? Il y en a toute apparence.

est devenue la base angulaire de l'édifice, contre laquelle les efforts renaissans de la maçonnerie, du jacobinisme, de l'impiété viendront toujours se briser. Ses titres de noblesse ne sont pas obscurs, équivoques; ils ne peuvent donner lieu à des recherches ridicules, à des systèmes absurdes: ils sont authentiques et cependant d'une date antérieure à toutes les choses créés. Pour vous en convaincre, F.·. orateur, essayez de vous élever, sur les ailes de la vérité et de la bonne foi, dans l'éternelle immensité, avec cet aigle à la vue perçante, avec cet *évangéliste philanthrope* auquel votre ordre a décerné, on ne sait trop pour quoi, l'honneur de son patronage, et méditez sur les premiers mots de l'Evangile de ce disciple bien aimé : *in principio erat verbum.*

Mais le F.·. orateur ne se tient pas pour battu. Monté sur son califourchon, il caracolle fièrement au travers du champ de conjectures, en paroissant provoquer ses adversaires. Poursuivons-le sur son terrain, s'écrient les profanes défenseurs de la révélation. De quel côté l'homme impartial trouvera-t-il plus de probabilités? Laquelle de ces deux choses est-elle la plus difficile, ou que Dieu se soit révélé à sa créature, ou que la créature se soit élevée d'elle-même à la connoissance de son créateur; et par laquelle de l'une ou de l'autre de ces croyances honore-

t-on davantage le Grand Architecte de l'univers? Sa bonté, sa puissance, sa providence seroient-elles donc inférieures à la raison dont il nous a gratifiés, le Créateur seroit-il au-dessous de la créature? L'enfant connoit-il sa mère avant que la mère se soit fait connoître à son enfant? Prononcez vous-même, F.·. orateur.

Ecoutons ces vers du plus grand de nos poètes, de celui qui a le plus heureusement imité les beautés sublimes de l'Ecriture. C'est des bienfaits du Créateur dont il va parler.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense, avec mesure,
Et la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.
Il commande au soleil d'animer la nature.
La lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure,
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Méconnoître ce plus signalé des bienfaits, F.·. Orateur, c'est porter l'ingratitude à son comble.

Nous avons vu, dans l'homélie du V.·., que *l'ordre maçonnique admet sans distinction, toutes les croyances, toutes les communions.* Nous accorderons, s'il le faut, qu'il a voulu parler seulement des croyances et des communions chrétiennes. Mais voici que le frère Orateur, dans

la recherche de son premier maçon, et en invoquant les principes professés par ses frères, renverse la base de la croyance commune à tous les chrétiens ; puisqu'en attribuant aux découvertes du premier maçon la connoissance de l'Etre supérieur, il révoque, par une conséquence des plus évidentes, la réalité et le besoin de cette révélation primitive, ainsi que l'utilité et la nécessité de la mission du Christ. Il en résulte que le chrétien, de quelque communion qu'il soit, qui embrasse de tels principes, en se faisant recevoir maçon, renonce, par ce fait, à sa foi religieuse. Autrement, est-ce qu'il y auroit deux hommes dans un chrétien maçon ; l'un croyant, l'autre incrédule sur le même fait? ou bien, est-ce qu'un chrétien peut déposer sa foi à la porte d'une loge maçonnique dont il va partager les travaux, pour la reprendre à sa sortie, comme on le fait d'un manteau, d'une canne ou d'un parapluie dans le vestibule d'une salle de spectacle? On ne peut pas tout à la fois croire et ne pas croire une même chose, et ce seroit le comble de l'absurdité que d'oser le prétendre. Ainsi, l'ordre maçonnique, en admettant toutes les communions chrétiennes à ses mystères, dans le fait, leur impose à toutes le sacrifice de la foi qu'elles doivent à la révélation consignée dans l'Ecriture. Objecteroit-on que les principes du

F.. orateur sur ce sujet, ne sont point communs à la majorité des membres de la R∴ loge? Non-seulement la majorité, mais l'universalité des membres qui composoient cette réunion, a manifesté, sans équivoque, son adhésion à cette doctrine anti-chrétienne et anti-sociale, en votant par acclamations unanimes l'impression des homélies. Pas un d'eux n'a réclamé. Les F∴ visiteurs en particulier, n'ont pas réclamé davantage. Ces homélies sont donc véritablement la manifestation des sentimens de tous les frères; et pour lever tout ombre de doute à cet égard, le F∴ orateur en appelle lui-même à leur témoignage. Ses expressions sont de la plus grande clarté, sans emblèmes; ni allégories: il a levé la toile toute entière pour les profanes aussi bien que pour ses frères. Il ne peut objecter à ces premiers, sur un point aussi clair, leur ignorance des mystères maçonniques, si ces mystères ne sont pas le retranchement inexpugnable des plus grandes absurdités.; ou si les mots n'ont pas, dans le vocabulaire maçonnique, des acceptions diamétralement opposées à celles que leur donne le dictionnaire de l'académie française. *Vous savez quels sont les principes que nous professons: eh bien*, etc. Il est donc bien acquis que la doctrine unanime des frères de la R∴ loge et des frères visiteurs appartenant à d'autres R∴ loges,

est que la connoissance de l'Etre supérieur ne vient pas de la révélation; mais que cette connoissance est *une de ces vérités sublimes qui font aujourd'hui la gloire de l'homme*, et qu'elle est une découverte du premier maçon, de date postérieure à la première paix; que par conséquent, la religion du premier homme est une fable, que Moïse est un imposteur, que la religion chrétienne, fondée sur cette fable, ne mérite pas plus notre croyance; et que la maçonnerie est instituée pour culbuter cet échafaudage de mensonge et d'erreur, et y substituer l'Etre suprême de Roberspierre, ou celui de la Réveillère-Lépaux. Nous mettons tous les frères au défi de nous contester aucune de ces conséquences qui résultent de leur prédite doctrine mise au grand jour par le F.·. orateur. Suivons.

« Ces maçons, portoient différens noms sui-
» vant les peuples auxquels ils appartenoient :
» chez les uns c'étoient des mages, chez les autres
» des bramines, *ailleurs c'étoient des prêtres.* »

Il paroît ici que le F.·. orateur fait plus de cas du *Zend-Avesta* et de *l'Ezour-Vedam* que de la Genèse. Mais les mages sont adorateurs du feu, et croient (comme le proto-maçon Manès), à un bon et à un mauvais principe indépendans l'un de l'autre. Les bramines sont panthéistes et croient à la métempsycose dont ils ont fait pré-

sent

sent au maçon Pythagore. Ils sont intolérans et cruels, et ils ont plongé les Indiens dans l'idolâtrie. On voit que les uns et les autres *ont bien perfectionné*, dans leurs sociétés secrètes, *la connoissance acquise de l'Etre suprême.* (Et qui peut fixer les bornes de la perfectibilité à laquelle tendent les travaux maçonniques sur cette glorieuse découverte, et en particulier les travaux d'une loge qui a le bonheur de posséder dans son sein un génie tel que le F.·. orateur)? Les bramines ont des hôpitaux pour les quadrupèdes et les insectes les plus dégoûtans, tandis qu'ils n'en ont point pour les hommes; et ce pour la plus grande gloire du Grand Architecte. Nos voyageurs ne disent point si *chaque pierre* du ou de la superbe pagode de Janigrate ou Jagrenat, tant révéré des bramines, (et il y en a une qui est énorme : c'est celle dans laquelle est taillée la chaire à prêcher), *retrace* comme celles du temple de Salomon, dont il sera question ci-après, *une des vertus qui font la base de l'ordre maçonnique.* Cependant, que le F.·. orateur qui, d'ailleurs, n'est pas dépourvu de courtoisie, ne s'avise pas de vouloir établir ici des loges *magiques* ou *braminiques;* il se feroit des affaires avec le beau sexe. Nos dames, outre que les ablutions de ces deux sortes de maçons avec de l'urine de boeuf, ou avec de l'urine de vache, leur soulève-

roient le cœur, seroient continuellement obsédées par la crainte du mauvais principe *Arhimane ;* et les cheveux leur dressoient d'horreur à la seule pensée que la veuve d'un maçon bramine, est obligée de se brûler toute vive avec le cadavre de son mari.

D'autre part, pour ce qui concerne les maçons prêtres, c'est encore une énigme proposée par le F.·. orateur. Il y avoit des prêtres d'Isis en Egypte et de Cérès éléusine en Attique, dont les mystères, à ce qu'on a voulu prétendre, avoient quelque analogie avec ceux de la maçonnerie : mais tous ces prêtres et leurs adhérens étoient idolâtres. De tous Athéniens qui étoient initiés soit aux grands soit aux petits mystères d'Eleusis, on ne peut pas citer un seul qui ait professé la connoissance du Grand Architecte. Chaque divinité du paganisme avoit ses temples et ses prêtres. Le vrai Dieu avoit ses prêtres chez les Israélites, comme il en a aujourd'hui chez les chrétiens. Des quels le F.·. orateur a-t-il voulu parler ? Il est dûment averti que les prêtres catholiques rejettent bien loin l'honneur qu'il auroit ici voulu leur faire en particulier. Enfin il résulte de cette variété d'espèce dont se compose le nombreux ordre maçonnique, beaucoup plus étendu par le F.·. orateur que par le V.·., qu'il s'en faut bien que tous les maçons aient le même

symbole. Nous ne nous permettons pas de demander quel est celui de la R.·. loge.

Voici le roi Salomon sur la scène. « Il réunit » sous le nom de maçons les plus savans des différens pays, et les maçons sont enfin *constitués.* » Ils donnent l'impulsion à son peuple, *et des* » *millions de bras* sont employés à bâtir ce temple » fameux, etc. »

Pour cette fois nous sommes hors des espaces imaginaires et des régions conjecturales. Voici du positif. Les maçons sont enfin constitués après leur réunion opérée par le roi Salomon. Sans doute, si, comme le nom du premier maçon, la minute des constitutions maçonniques est perdue dans la nuit des temps, le F.·. orateur va nous en produire au moins une grosse, collationnée, cotée, paraphée et signée avec la formule exécutoire, par le notaire de Jérusalem qui fut dépositaire de cette minute; ou peut-être que la Bible, qui a daigné conserver les livres de Salomon, n'aura pas manqué de donner place honorable auxdites constitutions qui sont d'une bien plus haute importance que ces livres. Mais non, le F.·. orateur s'échappe encore comme un Protée des mains profanes qui le serrent. Cependant, pour cette fois, les maçons ne bâtissent point en l'air, à la manière de ceux d'Esope ou de madame de l'Architrave qui commençoient leurs

bâtimens par le comble. Le temple de Jérusalem est construit en commençant par les fondations. « *Chaque pierre de ce temple retraçoit une des » vertus qui font la base de l'ordre maçonnique.* Que de millions de pierres dans la bâtisse de ce temple opérée par *des millions de bras!* et par conséquent que de millions de vertus dans la base de l'ordre, sans compter la modestie! Nous n'exigerons point du F.·. orateur qu'il nous en fasse la nomenclature, que pourtant il nous seroit bien avantageux de connoître: il y auroit pour épuiser les poumons d'un escadron de Stentors. Et puis qu'on vienne nous parangonner ici les hyperboles des terres que baigne la Garonne. Le F.·. orateur ne cite point les sources dans lesquelles il a puisé de si belles choses; il a sans doute pensé qu'en de telles matières un maçon devoit être cru sur parole; mais nous avons toutes raisons de croire que, si elles ne sont pas *des découvertes qui fassent sa gloire*, il les a apprises, ainsi que la plupart des autres belles choses qu'il va encore exposer à notre admiration, de ce bon homme à cent oreilles, nommé *Oui-Dire*, lequel au pays de Satin *tient eschole de tesmoignerie.*

Malheureusement l'ordre maçonnique constitué à Jérusalem n'y devoit pas toujours tenir ses chapitres généraux. Cette ville et son superbe temple sont ruinés par *un de ces fléaux que la*

nature enfante pour le malheur de l'humanité (1). Les maçons sont massacrés ou emmenés captifs ou dispersés.

Heu! quis talia fando
Temperet à lacrymis.

Et cependant ce fléau de la maçonnerie n'étoit que l'instrument des vengeances du Grand Architecte contre un peuple infidèle qui, à force de *perfectionner les connoissances acquises* de ses voisins, avoit méconnu sa sainte loi, et s'étoit plongé dans la fange de l'idolâtrie et de tous les vices qui l'accompagnent. Ce qui sembleroit donner au susdit fléau quelque titre pour être traité avec moins de rigueur. Mettons en regard de cet essai historique du F∴ orateur l'extrait suivant du Discours de Bossuet sur l'histoire universelle, qui se rapporte au même sujet. « Dieu » n'épargna pas son sanctuaire. Ce beau temple, » l'ornement du monde, qui devoit être éternel, » si les enfans d'Israël eussent persévéré dans la » piété, fut consummé par le feu des Assyriens.... » Dieu avoit résolu de leur faire voir qu'il n'étoit » point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il

(1) On aime à entendre ces expressions philanthropiques de la bouche d'un militaire distingué. On ne dira plus que *le chirurgien ne cherche que plaie et bosse.*

» vouloit trouver des cœurs fidèles. » Nous livrons ce parallèle aux méditations de la R.·. loge.

Un autre de ces *fléaux*, *etc.*, Titus, qui pourtant mérita d'être nommé *l'amour et les délices du genre humain*, a ruiné le déicide Jérusalem. Il vouloit en conserver le dernier temple magnifiquement embelli par Hérode, fils d'Antipater l'ascalonite. Mais le Grand Architecte vouloit qu'il fût détruit, et il le fut, malgré les ordres précis et les soins empressés du prince romain. Il avoit été construit sur les ruines de l'ancien. Nous ignorons si les maçons mystérieux donnèrent le plan de ce dernier temple, *digne ou indigne de la majesté de l'éternel*, duquel le frère orateur ne parle point; et si *chacune de ses pierres retraçoient encore*, etc.

Aussi zélé que Salomon et Zorobabel pour la gloire du Grand Architecte, l'empereur Julien veut relever le temple de Jérusalem brûlé et détruit par les Romains. Sans doute le maître de la terre viendra plus facilement à bout d'une telle entreprise qu'un roi dont la puissance, quelle qu'ait été son étendue, n'étoit point à comparer à la sienne. *Des millions*, Ah! je faux; des milliers de bras sont employés par ses ordres à décombrer les fondations. Mais ô folle entreprise de l'impiété! Un prodige épouvantable, un feu souterrain brûle les travailleurs, les met en

fuite; l'empereur maçon, philosophe, apostat, est confondu: la vérité des prophéties est confirmée avec le plus grand éclat.

« Les maîtres assez heureux pour échapper au » massacre sont dispersés, etc. Ils vont établir » leurs ateliers dans les lieux les plus cachés des » forêts, et là ils professent encore la vertu. » Ces maîtres assez heureux, etc., furent emmenés captifs à Babylone par leurs maîtres les Assyriens, et l'histoire ne dit pas qu'ils y aient professé autre chose, pendant soixante et dix ans, que leurs regrets d'avoir provoqué le courroux céleste et d'avoir été arrachés de leur patrie. *Super flumina Babylonis*, etc.

« C'est dans ces antres sauvages que les plus » grands hommes de l'antiquité sont allé puiser » les connoissances qui les ont rendus les légis- » lateurs du monde. C'est là que Platon alla » chercher cette sagesse qui fit de la Grèce le » premier peuple civilisé de l'Europe, qui rendit » cette nation si belle.......... C'est à cette sagesse » que la Grèce dut ses législateurs et ses guer- » riers (10), etc. »

---

(10) Selon le F.·. orateur, les philosophes et législateurs de la Grèce, à compter de Platon, qui importa en ce beau pays la sagesse maçonnique qu'il étoit allé puiser dans les académies des bêtes féroces, sont les disciples des maçons qui

Bon Dieu! peut-on mettre ainsi à tors et à travers du noir sur du blanc? Peut-on ainsi faire gémir la presse? Pour renverser ce ridicule édifice, il suffiroit d'un *argumentum fistulatorium.* Et dans le fait, quel est le lecteur de bon sens qui, à la vue de ce fragment, ne seroit tenté de disposer ses muscles buccinatoires le long de ses joues, et ses muscles orbiculaires à l'entour de ses lèvres, etc. Mais, F.·. orateur, les universités maçonniques établies dans les antres sauvages des pays que vous ne désignez pas, sont-ils jamais parvenus à faire reconnoître en aucun petit point de la Grèce ou de l'Asie mineure dans laquelle la Grèce avoit des colonies, le Grand Ar-

---

professoient dans ces académies; et suivant une thèse soutenue en 1682, par un révérend père carme de Beziers, en présence d'un chapitre provincial de son ordre, non-seulement la plupart de ces philosophes et sages de toutes les régions du globe, entre lesquels Pythagore est particulièrement cité, mais encore les patriarches et les prophètes depuis Abraham, et jusqu'aux druides mêmes, furent autant de carmes. Des prétentions du révérend père et de celles du F.·. orateur, quelles sont les mieux fondées? Les philosophes de l'antiquité étoient-ils maçons où étoient-ils carmes; ou les uns et les autres ne formoient-ils qu'un même ordre? *Non nostrûm inter vos*, etc. *O tribus Anticyris insanabilia capita!* O comme *la raison du F.·. orateur*, à l'envi de celle du révérend père de Beziers, *s'assujettit à parler à nos esprits le langage de l'imagination!*

chitecte de l'univers? L'ont-elles même jamais essayé? Les faux dieux et leurs autels étoient multipliés à l'excès chez cette nation si belle; chez ce premier peuple civilisé de l'Europe; tous les maçons que vous venez de citer leur offroient un encens sacrilége. Phidias outre plus fabriquoit des faux dieux. Et cependant on ne trouve pas chez ce peuple si vanté le plus petit oratoire en l'honneur du Grand Architecte. Si la connoissance du vrai Dieu s'est introduite en Grèce, et si son absurde et honteux paganisme y a été aboli après la venue du Messie, oserez-vous prétendre qu'elle en fut redevable à la sagesse sortie de vos antres sauvages? L'auteur des Epitres aux Thessaloniciens, Corinthiens, etc., étoit-il maçon? Socrate que l'oracle de Delphes avoit nommé *le plus sage des Grecs*, et que l'on a cru avoir entrevu l'existence du vrai Dieu, recommande, en mourant, à un de ses disciples, de sacrifier un coq à Esculape, pour acquitter le vœu qu'il en avoit fait. Recommandation ténébreuse; qui met le plus sages des Grecs au niveau de la populace brute qui demanda sa mort. Examinons un peu la sagesse *qui rendit cette nation si belle*: voudriez-vous nous en produire quelques traits? Nous ne voulons point nous prévaloir de la diversité des systèmes de tous ces maçons moins philosophes que sophistes, ni mettre en opposi-

tion les académiciens, les stoïciens, les épicuriens, les cyniques, les pyrrhoniens, etc. Dracon, Solon, Lycurgue et les autres législateurs de la Grèce, malgré que nous aurions un grand avantage à le faire. Mais donnons la préférence à la sagesse du divin Platon, auquel vous faites cependant trop d'honneur, en lui attribuant tant d'influence sur la civilisation de sa patrie; puisque son plan de république, ou sa constitution républicaine, qui ne lui fut pas plus demandé que le contrat social à Rousseau, ne fut jamais mis à exécution ni par lui ni par d'autres: assurément vous n'aurez point à vous plaindre. Eh bien, cette sagesse est digne des antres sauvages où vous prétendez qu'il est allé la chercher; car le divin Platon, nonobstant l'étendue de son génie, étoit absolument ignorant du droit des gens. « Les Grecs, a-t-il dit, ne détruiront point les » Grecs; ils ne les réduiront point en esclavage; » ils ne ravageront point leurs campagnes; ils » ne brûleront point leurs maisons; *mais ils fe-* » *ront tout cela aux barbares* (11). » Le même

---

(11) Platon a-t-il eu quelque notion juste de la divinité? Il nous est permis d'en douter, quand nous venons à nous rappeler qu'il ne se connoissoit pas soi-même; et qu'il définissoit l'homme *un animal à deux pieds sans plumes.* On connoît le sarcasme hiéroglyphique sous lequel Diogène *cacha*

maçon-philosophe propose les plus infâmes voluptés comme le prix des services rendus à la république; il dispense les femmes de toute pudeur; il veut qu'elles soient communes, et que leur complaisance criminelle serve de récompense à la vertu, etc., etc. N'allons pas plus loin. Que faut-il penser de cette sagesse maçonnique dont s'est coiffé, dont s'est enthousiasmé le F.·. orateur? *Amicus Plato, sed magìs amica veritas.*

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les mœurs de ce *premier peuple civilisé de l'Europe;* puisqu'enfin c'est par les fruits qu'il faut juger de l'arbre. Or, voici le tableau qu'en a fait un des plus fameux adversaires même de la révélation:

« Peut-être, dit-il, en regardant de plus près,
» ne verrons-nous dans la république d'Athènes,
» qu'une populace mal organisée, vaine, légère,
» ambitieuse, jalouse, intéressée, incapable de
» se conduire elle-même, et ne pouvant souffrir
» dans ses chefs la fortune qu'elle partage avec
» eux; un peuple injuste pour ses alliés, ingrat

---

la vérité de cette étrange définition, dans la crainte qu'elle ne fût *obscurcie par les préjugés du monde profane.* Mais puisque son auteur l'a puisée dans les refuges maçonniques des antres sauvages, il est permis aux R.·. loges de lui donner la préférence sur toutes les autres définitions de l'homme, sur celle même qu'en a donnée M. de Bonald. (*Une intelligence servie par des organes*).

» pour ses chefs et cruel pour ses ennemis. »
« Ajoutons, dit l'abbé Bergier qui rapporte ce passage dans son Traité de la Vraie Religion, inhumain envers ses esclaves, lubrique et déréglé à l'excès. La loi qui condamnoit à la mort quiconque proposeroit d'employer à d'autre usage l'argent destiné pour les spectacles, suffit pour le couvrir d'opprobres. »

« Si nous revenons sur les Spartiates..... Est-ce » une nation? Ils ne cultivent pas la terre; ils en » méprisent les productions, et se font un mé- » rite de s'en passer autant qu'il leur est pos- » sible. Est-ce une société? Mais les liens de fa- » mille, ceux du mariage, la paternité, l'amour, » l'amitié y sont des choses inconnues. Les femmes » ne sont liées à leurs maris que d'une manière » précaire et incertaine; les enfans n'appartien- » nent point à leurs pères : la nature est condam- « née au silence ; une voix impérieuse se fait « seule entendre : la patrie possède tout, prétend » tout, réclame tout; et cependant elle ne donne, » elle n'offre, elle ne promet rien. Si sa consti- » tution n'a rendu les hommes ni plus vertueux » ni plus heureux, ce qui revient au même ; si » elle n'a fait le bonheur de Sparte ni celui de » ses voisins, serons-nous encore assez aveugles » pour lui prodiguer notre enthousiasme sur la » foi de Xénophon et de Plutarque? »

Après avoir peint la cruauté et la perfidie des Spartiates envers les Ilotes leurs esclaves, « La » plume m'échappe des mains, dit le philosophe: » mais mon indignation tombe moins sur les » Spartiates que sur les auteurs qui nous trans- » mettent froidement ces faits épouvantables, et » s'étendent avec complaisance, (comme le F.·. » orateur), sur les louanges du peuple barbare » qui s'en est rendu coupable.....

» Il eût été du moins à souhaiter que la con- » duite des autres Grecs eût contrasté avec celle » des Lacédémoniens; mais nous ne pouvons » dissimuler que l'humanité fut une vertu pres- » que généralement ignorée parmi ces peuples.... » Nous sommes contraints d'avouer que CE QU'ON » APPELLE LE BEL AGE DE LA GRÈCE FUT UN TEMPS DE » TORTURES ET DE SUPPLICES POUR L'HUMANITÉ. » (Extrait de la Félicité publique, tom. 1, chap. 3, p. 250 et suiv., et des Questions sur l'Encyclopédie, art. *gouvernement*, sect. 2). Assurément, l'auteur de ces fragmens envisageoit les Grecs sous un autre point de vue que celui sous lequel les a peints, de nos jours, le séduisant auteur des voyages du jeune Anacharsis en Grèce.

« Les Spartiates, ajoute le savant auteur précité du Traité de la Vraie Religion, se rendirent constamment odieux par leur mauvaise foi. Ils avoient coutume de fouetter les enfans jusqu'au

sang devant l'autel de Diane, sans leur permettre de proférer une seule plainte, et plusieurs mouroient de ce traitement barbare. On les exerçoit à se battre les uns contre les autres avec un acharnement qui tenoit de la rage. Accoutumés à traiter leurs esclaves avec une cruauté sans exemple, ils en usèrent à peu près de même contre la plupart des villes de la Grèce dont ils se rendirent maîtres. Ils jetoient dans un précipice les enfans qui paroissoient foibles ou mal conformés en naissant. La jeunesse étoit exercée au vol et à la filouterie comme à un art louable. La pudeur et la décence étoient bannies de Sparte. Les femmes spartiates étoient les plus débauchées et les plus corrompues de toute la Grèce. Les éloges que Platon et d'autres ont donné aux lois de Lycurgue, sont moins capables d'en pallier l'absurdité que de déshonorer la philosophie. Exalter les prétendues vertus des Spartiates, c'est donner aux hommes des tigres pour modèles.

« L'impudicité contre nature étoit permise ou tolérée dans toutes les villes de la Grèce, aussi bien qu'à Rome, à la Chine et dans les Indes. Les philosophes les plus célèbres s'en sont rendus coupables, et plusieurs même en ont fait gloire. »

Voilà donc *ce premier peuple civilisé de l'Eu-*

rope, qui, dans son brutal orgueil, traitoit de barbares les autres peuples, et particulièrement les Perses! Ainsi les amis et les ennemis sont d'acord pour contredire les éloges que lui prodigue le F.·. orateur. Ainsi, il ne suffit pas qu'une nation ait produit des peintres, des sculpteurs, des architectes, des musiciens, des grands capitaines, des poëtes, des orateurs, des sophistes, des courtisanes et des maçons, pour mériter le premier rang parmi les nations civilisées; ainsi la nation grecque qui, dans ce qu'on appelle son bel âge, donna l'exemple d'une férocité d'autant plus déshonorante, que les beaux arts qu'elle cultivoit avec succès, auroient dû l'humaniser quelque peu, et qui, dans ce même temps, fut la sentine de tant de superstitions et de vices, ne mérite pas seulement le dernier *accessit* de civilisation.

Le R.·. frère ajoute que la sagesse qui a produit toutes ces belle choses que nous venons de voir, passant chez les Romains, contribua à adoucir *ce qu'il y avoit encore de barbare dans les mœurs de ce grand peuple*. Nous croyons que cette sagesse maçonnique, transmise des Grecs aux Romains avec la foule ignoble de leurs divinités, a bien pu enseigner à ces derniers à planter hiéroglyphiquement, maçonniquement et avec toute la gravité requise, un clou dans le temple

de Jupiter, et à célébrer pieusement un *Lectisternium* dans les calamités publiques; qu'elle a pu également leur apprendre à pronostiquer l'avenir par le vol des oiseaux, par l'appétit des poulets sacrés, par les entrailles fumantes des victimes pécorales ou humaines (12). Mais transportons-nous à Rome après les heureux temps des guerres civiles et des proscriptions du triumvirat; enfin, lorsque la philosophie ou maçonnerie étoit assise à côté du trône des Césars; au temps de Sénéque. Osons porter nos regards sur cette naumachie, dans laquelle treize mille gladiateurs, plus ou moins, sont égorgés, massacrés de la main de leurs compagnons d'infortune, pour le plaisir d'Agrippine, du jeune monstre Domitius, du peuple romain aux mœurs maçonniquement adoucies et de son imbécille empereur. Cette mer artificielle ne vous paroît-elle pas changée en sang? Le visage d'aucun des spectateurs vous paroit-il exprimer l'ombre de la compassion? Reportons-nous au cirque dans lequel d'autres gladiateurs vont aussi s'entre-tuer ou combattre contre des bêtes féroces. Ecoutons les acclama-

(12) Nous entendons parler ici de la sagesse relative aux lois et usages, tant religieux que politiques, et non pas de la sagesse relative aux lois civiles qui régloient les intérêts des particuliers.

tions

tions de ces victimes dévouées à la mort, prêtes à rougir l'arène des flots de leur sang : ne frissonnez-vous point d'horreur en les entendant : elles s'adressent au digne souverain de ce peuple cannibale. *Ave imperator, morituri te salutant.* Déjà la terre est jonchée de leurs cadavres. Contemplons particulièrement ce malheureux affoibli par ses blessures et se soutenant à peine sur un fer qu'il ne peut plus brandir. Il tourne un œil mourant, mais plus expressif que les exclamations les plus lamentables vers ce sexe que l'on dit compâtissant, qui, dans la barbare jouissance d'un si horrible spectacle, veut bien applaudir tant aux combatans les plus courageux ou les plus adroits qu'à ceux de ces infortunés qui meurent avec grâce, et qui a l'heureux privilége de leur accorder la vie. Son adversaire vainqueur, qui, tôt ou tard, sera vaincu à son tour, tient son bras suspendu dans l'attente de l'arrêt que prononceront les dames et les vierges romaines....... *Recipe ferrum*, s'écrient ces furies! *Hoc habet*, ajoutent-elles sitôt après la prompte exécution de l'arrêt, en savourant avec la férocité des tigres les derniers sanglots de la victime. Et cette abominable boucherie humaine est continuellement entretenue par les nombreux prisonniers de guerre que fournit à ce peuple de bourreaux la dévastation de l'univers! Transportons-nous à pré-

sent dans les appartemens de dames romaines. Que prétend cette furibonde? Grand Dieu! Elle veut, par caprice, sans aucun sujet de plainte, faire égorger un de ses esclaves. *Est-ce qu'un esclave est un homme?* demande-t-elle. Pour les derniers traits du tableau, contemplons les martyrs de la foi chrétienne enduits de matières inflammables, servant de torches et de flambeaux dans les jardins de ces maîtres du monde; et enfin le philosophe-maçon Sénéque proférant devant un vil sénat l'abominable apologie du parricide.

« Les lois romaines, dit encore l'abbé Bergier, ne furent ni plus douces ni plus sages que celles de la Grèce. Celle qui permet aux créanciers de réduire leurs débiteurs en esclavage, ou de les mettre à mort; celle qui donnoit au père le droit de vie et de mort sur ses enfans, et le pouvoir de les vendre jusqu'à trois fois; celle qui l'obligeoit à nourrir seulement les enfans mâles et et l'aînée des filles; celle qui permettoit de tuer les enfans mal conformés déshonorent l'humanité. Un peuple qui autorise le divorce et la polygamie, la prostitution et les désordres contre nature, le suicide et la cruauté envers les esclaves, ne mérite certainement pas les éloges que tant d'auteurs prévenus ou imprudens lui ont prodigué.

« On sait quelle étoit à Rome la condition des esclaves : elle nous paroît pire que celle des animaux. Lorsqu'ils étoient vieux, malades ou inutiles, on les exposoit dans une île du Tibre, pour y mourir de faim. Il y avoit dans toute l'Italie des prisons souterraines pour les enfermer. Les portiers à Rome étoient des esclaves enchaînés. Dans les procès on arrachoit toujours leur témoignage par la torture ; on les rouoit de coups pour la moindre faute........: Caton l'ancien prostituoit ses esclaves pour de l'argent. Un romain qui en avoit quatre cents fut assassiné : tous furent mis à mort, quoi qu'il n'y eût aucune preuve contre eux. C'étoit l'ancien usage, contre lequel quelques sénateurs voulurent en vain réclamer. Dans Juvénal, une femme furieuse, qui exige par caprice la mort d'un esclave, demande *si un esclave est un homme.* Il est bien plus naturel de demander si les Romains étoient des animaux féroces.

« Les Romains, dit l'Encyclopédie, accoutumés à se jouer des hommes dans la personne de leurs esclaves, ne connurent guère la vertu que nous nommons *humanité*..... Les combats de gladiateurs, le brigandage que les Romains exercèrent dans tout le monde connu, les ignominies et la mort qu'ils faisoient subir aux rois et aux généraux vaincus, caractérisent un peuple féroce

et destructeur, né pour faire le malheur de tous les autres. »

Que dites-vous maintenant, F.·. orateur, de ces mœurs adoucies par la sagesse maçonnique importée de la Grèce à Rome? Reconnoissez-vous là les principes que professent les R.·. loges? Sont-ce là cette sagesse et ces mœurs que vous voudriez introduire, propager en votre patrie, pour en augmenter la félicité?

Respirons un moment. Tirons le rideau sur ces horreurs. Mais non. Qu'elles restent plutôt gravées en notre mémoire, pour nous rappeler avec reconnoissance que c'est au christianisme qu'appartient la gloire d'avoir réformé ces mœurs infâmes, d'avoir adouci cette férocité, d'avoir établi la fraternité entre les hommes de toutes les nations; d'avoir enfin tari ces ruisseaux de sang humain, coulant jusque dans les temples des peuples si vantés que le F.·. orateur prétend avoir été civilisés par la sagesse maçonnique.

« C'est de cette *source* maçonnique *sacrée* » (de ces antres sauvages), poursuit le F.·. ora- » teur, qu'est sorti ce PRÉCEPTE DIVIN, *ne fais pas* » *à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût* » *fait.* »

Jusqu'alors on n'avoit pas oui dire qu'il y eût rien de sacré dans la maçonnerie, que le F.·. orateur reconnoît lui-même pour une institution

purement humaine. Mais duquel de ces antres sauvages s'est fait entendre, comme du sommet du Sinaï, *le précepte divin* qu'il rapporte? Où est-il situé que nous puissions y aller en pélérinage, et que nous ne manquions pas de déchausser nos souliers avant d'y pénétrer? Voilà donc que le F.·. orateur, par une contradiction que lui arrache la force de la vérité, fait enfin remonter la morale jusqu'à son auteur. Car, si ce précepte est *divin*, il émane donc de Dieu qui l'a révélé à l'homme, et par conséquent ce n'est pas un maçon qui l'a inventé. D'autre part, l'observance de ce précepte négatif ne comporte souvent de vertu et de mérite que tout juste autant qu'il en faut pour ne pas encourir l'animadversion des lois pénales. C'est ce que fait entendre bien clairement le garçon philosophe Strabon, dans le Démocrite de Regnard, lorsqu'il dit, en parlant de sa femme:

« A la noyer, vingt fois, je m'étois attendu ;
» Mais je n'en ai rien fait, *de peur d'être pendu.* »

Mais, *faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait, aimer jusqu'à nos ennemis, rendre le bien pour le mal*, voilà des préceptes de la plus sublime morale qui appartiennent à la loi évangélique, et pour lesquels le F.·. orateur auroit dû réserver son enthousiasme, si toutefois ils ont

été ajoutés à la base déja si spacieuse de l'ordre maçonnique; ce dont nous avons quelques raisons de douter. Au reste, nous portons le défi au F.·. orateur de nous citer une vertu digne de ce nom, qui ne soit pas comprise dans la morale évangélique, et qui ne soit pas enseignée purement par les ministres de la religion de ses pères.

C'est encore de la même source maçonnique sacrée qu'est sortie, selon le F.·. orateur, « cette « sublime morale, qui, *si elle n'étoit défigurée* « *par le fanatisme et l'ignorance*, assureroit à « jamais le bonheur des peuples. » Ici les remarques se présentent en foule à notre cerveau profane. Quelle est donc cette sublime morale dont parle ici le F.·. orateur ? Nous maintenons qu'il n'est point de morale aussi sublime que celle de l'Evangile; et que toute morale sublime est renfermée dans celle de l'Evangile. Par-là il nous est évident qu'il s'agit de la morale évangélique. Mais par quelle licence oratoire le R.·. frère ose-t-il tirer des antres sauvages cette sublime morale descendue du ciel avec son divin auteur ? En connoît-il les principes aussi bien que ceux du raisonnement ? Est-il aussi profond en morale qu'en histoire? De quelle manière cette sublime morale est-elle défigurée par l'ignorance et le fanatisme? Qui l'a défigurée? Depuis quand

l'est-elle? Chacun de ses préceptes en est-il défiguré, ou n'y en a-t-il que quelques-uns qui le soient? Quels sont-ils? Quels remèdes y auroit-il à employer pour rendre à cette sublime morale défigurée sa figure, son éclat primitifs : car c'est sans doute en cela que consistent l'utilité, le mérite de la mystérieuse maçonnerie? Faut-il pour cela cacher cette sublime morale sous les hiéroglyphes maçonniques, avec les vérités obscurcies? Un maître en Israël, comme le F.·. orateur, ne doit pas être embarassé de répondre à ces questions. Mais le sérieux l'emporte ici sur le ridicule. Quel est le témoin honnête et sensible de nos catastrophes révolutionnaires qui ne frémisse pas d'horreur, en entendant répéter, sous le règne d'un roi très-chrétien, ces expressions grossièrement impies, ces imputations calomnieuses de fanatisme et d'ignorance, par lesquelles il a été préludé aux proscriptions et à la mort des prêtres catholiques dans les septembrisailles des carmes, les noyades de Nantes, les guillotinades d'Arras, etc. etc.? En entendant ces paroles de sang, ne se croit-on pas transporté dans un de ces clubs, de ces repaires d'anthropophages à bonnets rouges, qui faisoient la guerre à toute vertu, à tout ordre, à l'auteur même éternel de l'ordre; guerre impie qu'ils déclaroient par ces horribles vociférations : *A bas les aristocrates*, *les modérés*,

les fanatiques. A bas les prêtres et les rois. A bas Dieu? Enfin, ne croit-on pas entendre un de ces féroces conjurés du faisceau jacobinique formé par l'enfer, de la réunion des sophistes, des arrière-maçons et des illuminés? Oui, l'enfer rugissant du retour des peuples à la vraie religion, veut sans doute ressusciter ce culte, cette *morale sublime* de Vénus-Raison, dont le sanctuaire est encore dans tous les cœurs jacobins; ce culte apporté dans nos murs et dont nos saints autels furent souillés par ce curé apostat *qui né sé coucha jamais avec un rémords*. Oui, la conjuration jacobinique subsiste toujours; et nous n'avons que trop d'occasions d'en apercevoir les preuves.

Quittez ce souci, F.·. orateur. La morale évangélique vient d'en haut: elle ne peut être défigurée ni par le fanatisme, ni par l'ignorance, ni par aucun vice. Dans tous les siècles elle brillera toujours du plus pur éclat. C'est un or pur qui ne souffre aucun alliage : on ne peut donc rien y ajouter; comme on ne peut rien en retrancher et rien y changer. Ce n'est pas une invention des hommes, comme votre obscure maçonnerie dont vous êtes encore à rechercher l'origine. On peut bien méconnoître cette sublime morale; on peut en transgresser les préceptes, et on ne les transgresse malheureusement que trop; mais la cons-

titution sous la garde de laquelle son divin auteur l'a mise l'empêchera toujours d'être *défigurée* ; mais *elle ne cessera d'assurer le bonheur des peuples* tant qu'il en observeront les préceptes salutaires.

Au reste, le F.·. orateur a plus mauvaise grâce que personne de crier au fanatisme et à l'ignorance. En effet, ne doit-il pas craindre qu'on rétorque contre lui ces mêmes reproches ? Son homélie n'est-elle pas très-fortement entachée de fanatisme maçonnique et sur-tout d'ignorance ?

Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes ?

Et le déiste profane même ne sera-t-il pas tenté de lui appliquer ce proverbe italien :

La padella chiama il caldaro cul brucciato ?

Plus nous avançons dans l'examen de l'homélie du F.·. orateur, plus nous y trouvons matière à remarques. En voici un extrait fort curieux :

« C'est à cette école (des antres sauvages) que » long-temps après se forma ce petit nombre de » chevaliers qui, en défendant contre cent peuples » réunis, (Voilà bien des peuples et une réunion » inouie. N'est-ce point là une figure de rhéto- » rique gasconne ?) le dernier coin de terre qui » nous restoit en Asie, ont étonné le monde par » leur courage et leurs vertus. *Rhodes, rocher* » *fameux*, tu fus témoin de leurs exploits : toi

» seul alors ne fus pas surpris de leur généreux » dévouement; tu savois qu'ils étoient *maçons et » François.* » (Sublime prosopopée ! Ce rocher distingué est sans doute de la famille du Pirée et du capitaine Finistère).

Il y a, sauf erreur de calcul, dans cet éloquent morceau, plus d'anachronismes que de périodes. Où le F.·. orateur a-t-il donc appris à travestir si ridiculement l'histoire? Comment se tirera-t-il de là? Nicolas Pradon, ce triste rival de l'Euripide françois, sur la remarque qui lui fut faite qu'il avoit, dans une de ses tragédies, transporté une ville d'une partie du globe dans une autre, s'excusa en disant qu'il n'avoit pas étudié *la chronologie.* C'est la première fois qu'il a été imprimé que les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, nommés ensuite chevaliers de Rhodes, puis chevaliers de Malte, s'étoient formés aux vertus, et notamment au courage, dans l'université des bêtes féroces. Cela ne se trouve ni dans Bozio ni dans l'abbé de Vertot. Comment cela s'est-il logé dans la cervelle du F.·. orateur? On peut avoir un saint Jean pour patron sans être pour cela membre de la maçonnerie. Ces braves chevaliers ne se seroient jamais doutés qu'un jour le F.·. orateur leur feroit l'honneur de les mettre au rang des maçons, eux couverts des dépouilles maçonniques

des templiers dont l'ordre fut supprimé par le pape Clément V, à la sollicitation du roi de France Philippe le Bel. Dans le fait, le F.·. orateur prend ici les chevaliers de Rhodes pour les chevaliers du Temple ; comme il prend l'île grande et fertile de Rhodes pour le rocher de Malte. Ce sont bien les chevaliers dégénérés du Temple qui ont été initiés aux mystères de la maçonnerie, antérieurement à la conquête de Rhodes par les chevaliers hospitaliers ; et c'est de leur dernier grand maître, Jacques Molay, que les maçons ont fait, comme de Manès, *ce* mystérieux et *pauvre* Adonhiram *si méchamment mis à mort par* ses apprentis, pour leur avoir refusé la parole de maître ; et que la maçonnerie a juré de venger sur le christianisme et sur les trônes : la vengeance étant sans doute la première *des* innombrables *vertus qui font la base de l'ordre maçonnique*. Nous commençons à débrouiller ce chaos historique dont est accouché le cerveau fécond du F.·. orateur. Selon toute apparence, c'est bien des templiers, de ces maçons si chers à l'ordre qu'il a voulu parler ; et ses anachronismes ne porteroient plus que sur le *rocher fameux* et ses illustres défenseurs. Jamais les maçons templiers ne défendirent Rhodes ou Malte. Ils revinrent en Europe après la perte de Saint-Jean-d'Acre, et ils y rapportèrent les impiétés

de Manès, dont ils furent convaincus par les procédures les plus solennelles et leurs propres aveux. Sans doute il n'est pas probable que ces impiétés aient été partagées par tous les membres de l'ordre, qui étoit encore composé dans ce temps de plus de quarante mille chevaliers de toutes les nations chrétiennes de l'Europe; et il est à croire même que la plus grande partie en étoit innocente. Nous ne nous arrêterons pas davantage à ce mémorable procès étranger au sujet qui nous occupe.

Pour revenir à l'île de Rhodes, Soliman II empereur des Turcs, joignant à la plus formidable armée le renfort de la trahison, la prit par capitulation, sur les chevaliers hospitaliers commandés par leur illustre grand maître, Philippe de Villiers de l'Isle-Adam. Ces chevaliers, qui se couvrirent de gloire immortelle par leur héroïque défense, n'étoient point maçons. Ce n'est point dans les travaux d'une loge, mais à la table sacrée, qu'ils puisoient cette intrépidité et cette constance qui leur firent braver tant de fois, à l'exemple de leur grand maître, la mort sur la brèche, et des fatigues qui seroient incroyables, si elles n'étoient attestées par des annales authentiques. Il s'en falloit beaucoup aussi que ces chevaliers fussent tous François; et on ne sait ce qui pousse ici le F∴ orateur à faire tort, par cette

exclusive prétention, aux chevaliers des langues d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Aragon, de Castille, etc. qui partagèrent l'honneur de cette glorieuse défense, et qui, réunis, l'emportoient en nombre sur les chevaliers des langues de France. Ainsi l'éloquente exclamation du F.·. orateur porte encore à faux sur ce point. Assurément il s'en faut beaucoup que la nation française ait quelque chose à envier aux autres pour la gloire militaire; et il n'y a nul inconvénient à leur en laisser leur part, sur-tout quand la justice et la vérité nous en font un devoir. Le chevalier Gabriel Martinengo, par exemple, ce fameux ingénieur, ce nouvel Archimède, qui contribua si fort à la belle défense de Rhodes; qui, pénétré d'admiration pour les éminentes vertus de ces héros chrétiens, voulut embrasser leur dévouement avec leur règle, et prononça ses vœux pendant la durée du siége; qui y fut dangereusement blessé, étoit de Brescia et né sujet de la république de Venise.

Les chevaliers hospitaliers forcés à sortir de Rhodes, s'embarquèrent sur leurs vaisseaux, dont les pavillons lugubres portoient une croix avec cette inscription : *Afflictis spes unica rebus.* Ils trouvèrent un asile dans un port des états pontificaux; et ils y restèrent jusqu'à ce que, par l'effet d'une assez longue négociation, l'em-

pereur Charles-Quint leur eût inféodé les îles de Malte et du Goze, avec la ville de Tripoli sur la côte d'Afrique. Ils ne gardèrent pas long-temps Tripoli, qui étoit une place de trop difficile défense; et Soliman II, irrité de ce qu'ils continuoient la course contre ses sujets, et insultoient chaque jour à son pavillon, envoya une armée formidable pour faire le siége de Malte. Cette armée, à force d'assauts et de pertes considérables, parvint à s'emparer du fort St-Elme, où les chevaliers qui le défendoient, s'étant vus privés de toute communication avec leurs frères, se firent tuer jusqu'au dernier les armes à la main. Cependant les chevaliers harassés d'assauts et de fatigues, défendirent avec succès le Bourg, place principale de cette île, qui est le vrai *Rocher fameux*, sous les ordres de leur grand maître Jean Parisot de la Vallette. Ils précipitèrent des brèches ces *Braves d'Alger*, qui s'étoient vantés qu'elle ne résisteroit pas à leur bouillante valeur. Le fameux corsaire Dragut fut tué à ce siége mémorable. Enfin, un foible armement d'environ six mille hommes, Siciliens, Italiens, Espagnols, Allemands et autres sujets de la maison d'Autriche, envoyé par le vice-roi de Sicile au secours des chevaliers, battit l'armée déjà fort réduite des Turcs qui, après s'être rembarquée avec précipitation à l'arrivée de cet arme-

ment, avoit été contrainte de redescendre à terre, par ses généraux honteux d'avoir fui devant des troupes si inférieures en nombre; et la força à rentrer une seconde fois dans ses vaisseaux, après l'avoir poursuivie l'épée aux reins jusque dans la mer. C'est sur l'emplacement du fort ruiné de St-Elme que fut bâtie la *Cité Vallette*. Le Bourg, qui avoit résisté à tous les efforts des assiégeans prit le nom de *Cité Victorieuse*.

« Enfin, quelques chevaliers sauvés, comme » par miracle, retournèrent dans leur patrie, etc. » Le F.·. orateur nous fait ici rétrograder et revenir à Rhodes. Voilà, dans ce peu de mots, nous lui demandons bien pardon de le dire, encore trois ou quatre notables altérations de la vérité historique. D'abord, il n'y eut pas seulement *quelques* chevaliers de sauvés, puisque, lors de la capitulation, ils étoient encore en assez grand nombre pour défendre toutes les brèches et soutenir l'assaut général, à quoi ils étoient accoutumés. En second lieu, ils ne furent point sauvés *comme par miracle*. Le grand maître se détermina à capituler, par la considération du découragement des habitans ébranlés par les lettres que les Turcs jetoient dans la place, par celle des dangers que faisoit courir à ces habitans une résistance prolongée. Ce fut par humanité, pour prévenir les horreurs d'une place prise d'assaut,

la profanation des églises et maisons religieuses, et pour sauver l'honneur des femmes. La capitulation, d'ailleurs, fut honorable, et les Turcs l'observèrent avec loyauté. De plus, l'empereur ottoman, ennemi généreux, et plein d'estime pour la belle conduite du grand maître, l'accueillit, le traita avec la plus flatteuse distinction, et lui fit même l'honneur de le visiter dans son palais. Troisièmement, aucun des chevaliers de Rhodes ne quitta les drapeaux de la religion après la perte de cette île; ils suivirent tous leur illustre grand maître en Italie, puis à Malte. A la vérité, il y en avoit quelques-uns des plus âgés qui demeuroient dans les commanderies de chaque langue, pour les administrer au compte de la religion: ceux-ci ne partagèrent point les travaux et les périls de la défense de Rhodes. Il y en eut d'autres encore qui furent empêchés de s'y rendre par les tempêtes et d'autres obstacles, dont ils justifièrent dans une rigoureuse enquête, devant le chapitre général de leur ordre : mais quand même ces chevaliers eussent été maçons, ce qui est faux, la maçonnerie, par leur fait, n'eût pas été plus *le patrimoine de la France* que des autres états de l'Europe, où il y avoit des commanderies de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Et puis, quel patrimoine, bon Dieu! que celui de la maçonnerie, du jacobinisme ou

de

de la peste ! Enfin comme nous ne ferons jamais difficulté de concéder au F.·. orateur, tout ce qui nous paroîtra conforme à la vérité, nous croyons, nous sommes dans la persuasion, que la maçonnerie est enfin parvenue à se glisser dans l'ordre de Malte, et que les chevaliers de cet ordre, qui, sans la plus légère résistance, contre toutes les lois du devoir et de l'honneur, par la plus insigne des trahisons, ont livré ce *rocher fameux*, fortifié par l'art autant que par la nature, à notre expédition d'Orient, étoient des chevaliers *maçons*.

Si nous avions voix délibérative dans le conseil maçonnique, et qu'il y fût question de nommer un historiographe de l'ordre, nous ne la donnerions pas à un autre qu'au F.·. orateur. Il mérite cet emploi par son zèle pour la gloire de la maçonnerie, qu'il sait si bien découvrir là où personne ne l'avoit encore aperçue. On pourroit lui appliquer ces vers qui ont été faits à la louange du Pogge :

« *Dùm patriam laudat, damnat dùm Poggius hostem,*
« *Nec malus est civis, nec bonus historicus.* »

Ce qui suit est un éloge ridiculement emphatique des maçons « qui se trouvoient dans toutes » les occasions où il y avoit des infortunés à se- » courir, des innocens à venger : aussi terribles

» au champ d'honneur *qu'aimables dans la so-*
» *ciété*; (Caton galant, et Brutus dameret.), re-
» cherchés par les souverains même. » Mais c'est affoiblir ce morceau que d'en vouloir faire un extrait : il faut le lire en son entier. Jamais le terrible, courtois et galant chevalier de la Triste-Figure ne s'enthousiasma sur l'excellence et la nécessité de la chevalerie errante, autant que le F.·. orateur sur celles de la maçonnerie, dont il fait lui-même une chevalerie errante. Et on trouve tant d'analogie entre les deux ordres, qu'il faut que dom Quichotte ait été maçon, et que la chevalerie errante soit fille de la maçonnerie. Miguel Cervantès Saavedra, réveille-toi, sors de la tombe, cette nouvelle folie est digne de tes grotesques pinceaux. Il y a toute apparence que la R.·. loge qui, enivrée par l'encens du F.·. orateur, a voté avec unanime acclamation l'impression de son chef-d'œuvre, est affiliée à celles de Charenton, de Bedlam et du Petit-Berne, et que tous les frères qui la composent, ainsi que les F.·. visiteurs ont, soit à l'occiput, soit à l'os coronal, soit aux os temporaux, une des protubérances de la complaisance excessive, de l'ignorance, de la sottise et de l'aberration mentale; qu'il n'est aucun élève du docteur Gall qui ne les trouvât aisément de son doigt inquisiteur, et aucun disciple de Lavater qui n'en re-

connût les caractères visiblement imprimés sur leurs physionomies. Mais nous oublions ici que *les maçons n'aiment pas les complimens.*

Entre les grands avantages de la maçonnerie, le F.·. orateur ne pouvait oublier les secours que se donnent mutuellement les frères dans les occasions les plus critiques. *Il fait bon avoir des amis par-tout, même en enfer*, disoit l'illustre gouverneur de Barataria; et des confédérés remplissent un devoir qui s'accorde avec leur intérêt, en se secourant l'un l'autre. Et puis, à quoi serviroit donc la maçonnerie si elle n'étoit pas au moins utile à ses propres membres? Mais on frémit à la peinture que fait le F.·. orateur d'un maçon, prêt à plonger un poignard dans le sein de son frère qui, dans ce pressant danger, hasarde pour dernière ressource, un signe maçonnique, invoque à son aide *les enfans de la veuve* (de la veuve Manès). Est-ce qu'un maçon seroit assez barbare pour plonger un poignard dans le sein d'un guerrier ennemi, maçon on non maçon, que le sort journalier des armes auroit fait tomber à ses pieds? Le poignard, cette arme de l'assassin, n'est point celle d'un brave militaire. Quoi! sans ce signe, sans cette parole maçonnique, le vainqueur maçon eût impitoyablement massacré le vaincu? Le F.·. orateur n'y a pas réfléchi. On doit mieux penser des membres d'un

ordre qui, *dès son origine, comme dans sa marche, a pour base le bonheur de l'humanité*, d'un ordre, dont *des millions de vertus retracées sur les millions de pierres du temple de Salomon font la base*. Nous ne parlerons pas ici de *la charité*, qui veut que le chrétien considère tous les hommes comme ses frères : mais la générosité, la pitié, l'humanité doivent avoir leur place parmi tant de légions de vertus. Le lion magnanime cesse le combat lorsqu'il a terrassé son ennemi ; le tigre féroce ne fond sur le sien que pour le dévorer et boire son sang, et il suffit d'être bon français pour être brave, humain, compâtissant et généreux. Au reste, nous conseillons aux maçons-militaires, pour éviter l'horrible catastrophe d'un frère poignardé par son frère, de ne jamais marcher au combat que revêtus bien ostensiblement de leurs décorations, accompagnées de leurs bijoux.

Ce passage relatif aux avantages de la maçonnerie, nous a fait naître un doute que le frère orateur pourra bien nous éclaircir. Car, quoi qu'il n'ait pu réussir à découvrir le premier maçon, il n'en doit pas être moins versé dans la doctrine maçonnique. Nous supposons que deux militaires ennemis et maçons, l'un français, l'autre allemand, deux colonels, par exemple, se trouvant à la tête de leurs régimens, viennent à se ren-

contrer sur le champ de bataille. Ils se sont trouvés ensemble en loge; prêts à se charger, ils se reconnoissent. Persisteront-ils à vouloir se frayer un passage dans le cœur l'un de l'autre, à vouloir remplir le devoir austère que leur imposent l'honneur, leurs sermens, la patrie et leurs souverains? ou bien baisseront-ils la pointe de leurs épées, et compromettant, par leur inaction, les opérations, le succès, le salut même des armées auxquelles appartiennent les régimens qu'ils commandent, pour ne pas transgresser la fraternité maçonnique, resteront-ils les bras croisés à discuter sur la justice ou l'injustice de la guerre que se font leurs souverains; et enfin se tourneront-ils ensemble contre celui dont ils auront jugé la cause injuste (13)?

---

(13) Ceci étoit écrit depuis peu de jours, quand deux frères de la R.·. loge de la *Constante Amitié*, O.·. de Besançon, comme s'ils eussent deviné notre question, se sont chargés de la résoudre sur le pré, où ils se sont *amicalement* et *fraternellement* battus en duel pour un motif des plus frivoles. L'un a été percé par l'autre d'un coup d'épée dont il est mort. Quoi qu'il ait peu survécu à sa blessure, ses derniers instans ont encore pu être adoucis par le *dogme consolateur de l'immortalité de l'âme*, *base de la croyance du maçon.* On voit ici comment la maçonnerie, *ce germe de toute civilisation*, travaille d'exemple à réformer, *à adoucir ce qu'il y a encore de barbare dans nos mœurs.* Or, il n'y a pas de

Mais voici que le F.·. orateur donne un violent coup d'éperon à son dada, qui prend le mords aux dents et l'emporte avec la rapidité d'un carreau d'arbalète (c'est ici parler latin

---

raison pour que ces traits de fraternité, d'amitié maçonnique de français à français, ne puissent avoir lieu de français à étranger et à ennemi.

Inquisiteurs du proto-maçon, de ce prétendu *premier homme de bien*, vengeurs d'Adonhiram, d'Hiram, de Manès et de Molay, que ce trait de barbarie concorde bien à vos principes! Mais, seroit-il possible que vous n'ayiez jamais entendu ces paroles de l'Eternel consignées dans l'Ecriture, « C'est à moi qu'appartient la vengeance et je la rendrai. *Mihi vindicta*, etc., » ou plutôt, ces paroles qui font la consolation et l'espoir de l'opprimé, *le beau jour de votre initiation* vous les auroit-il fait oublier? Non-seulement vos mains sacriléges usurpent ce droit exclusif de la divinité, mais vous vous engagez encore à la vengeance par d'exécrables sermens; et vos frères militaires, dans le sang desquels ont passé cette doctrine et cette fièvre de la vengeance, faute d'autres objets, l'exercent sur leurs frères, en tournant contre leurs poitrines ces mêmes fers que le souverain leur a confiés pour la protection des lois et pour la défense de l'état! Ah! que ceu parmi vous dont le cœur n'est pas encore corrompu, se hâtent d'abandonner, avec vos *antres sauvages*, votre doctrine, *ce germe de toute barbarie :* qu'ils viennent contempler avec nous *le fils de saint Louis montant au ciel*, ratifiant de son échafaud glorieux le pardon que, dans son immortel testament, il accorda à ses assassins : qu'ils viennent sur-tout contempler l'Homme-Dieu cloué à sa croix, priant son père de pardonner à ses bourreaux.

devant les clercs; les maçons professent le langage allégorique). Après avoir dit que *la maçonnerie a pour base le bonheur de l'humanité;* « des » temps malheureux, ajoute-t-il, *LA FORCÈRENT* » *A DEVENIR GUERRIÈRE;* mais aujourd'hui, *vivant* » *sous la protection du gouvernement*, et *comp-* » *tant parmi ses chefs les hommes les plus dis-* » *tingués de l'état*, elle a repris sa première ins- » titution, etc. » Nous prenons acte de cet aveu, et nous pouvons dire ici avec toute assurance; *habemus confitentem reum.* Avions-nous tort, profanes, de vous annoncer que le F.·. orateur *alloit faire lever la toile entière?* Quelle révélation grand Dieu! et de quels hommes notre malheureux souverain se seroit-il trouvé d'abord entouré! Ainsi la maçonnerie est donc un état dans l'état, un état de qui le gouvernement auroit acheté une apparence de paix par sa protection, et cette paix honteuse autant que funeste, s'explique parce que *la maçonnerie auroit compté parmi ses chefs les hommes les plus distingués de l'état.* N'est-ce pas nous pronostiquer que l'horrible gouffre révolutionnaire pourroit encore se rouvrir et dévorer de nouvelles victimes humaines? Sommes-nous donc encore destinés à voir ces jours de désolation, ou sont-ils réservés à nos enfans? Le F.·. orateur ne nous dit-il pas en bon français : Nous n'avons posé les armes

que parce que le gouvernement, dont nos chefs partagent l'autorité, nous permet de débiter et favorise même le débit de nos principes; et nous sommes prêts à les reprendre s'il venoit à y mettre de nouveaux obstacles, selon cette très-sociale maxime que, dans ce cas, *l'insurrection est le plus saint des devoirs* ? A la vérité, *dans cet état de paix*, la maçonnerie n'exerce plus ses ravages comme un loup dans une bergerie; elle ne fait plus monter les rois et les gouvernans à l'échafaud; mais elle imite à présent cette espèce de chauve-souris, qui, en suçant le sang des voyageurs endormis, tempèrent la douleur de leurs morsures par une douce ventilation qu'elles produisent avec le mouvement de leurs ailes, afin que ces voyageurs ne viennent pas à se réveiller, avant qu'elles se soient gorgées de leur sang. Mais, ô Dieu de bonté, qui nous rassurera sur l'avenir! Profanes qui venez d'entendre ces paroles du F.·. orateur, bientôt peut-être il ne nous restera d'autre alternative que d'être ou bourreaux ou victimes. Et notre frayeur ne trouve-t-elle pas matière à s'augmenter dans la discordance même des deux homélies? Le frère orateur annonce que la maçonnerie a *repris sa première institution*, tandis que le V.·. a souhaité que le Grand Architecte de l'univers PUISSE *ramener ses frères aux principes primitifs de l'as-*

sociation maçonnique; et quels sont donc, bon Dieu, ces principes primitifs!

Des incrédules viendroient-ils objecter ici qu'aucun chroniqueur, aucun historien n'a mentionné dans ses annales les guerres des maçons; que l'on ne voit nulle part que des armées soient entrées en campagne sous les enseignes de l'équerre et du compas? On se souvient trop bien que, sous l'anarchie révolutionnaire dont nous sommes sortis il n'y a pas long-temps, des niveleurs ont dirigé les mouvemens de nos vaillantes armées, qu'ils faisoient marcher sous les drapeaux les emblèmes et les devises de la liberté, de l'égalité, de la fraternité *ou la mort;* que les plus formidables forteresses leur ont ouvert leurs portes souvent sans coup férir, comme Mayence, leurs gouverneurs étant d'accord, et gagnés ou intimidés par la propagande des arrière-loges. On n'a pas oublié que, dès le commencement de notre désastreuse révolution, toutes les loges maçonniques se transformèrent en clubs dont les travaux furent publics, et dont les *lumières* incendièrent rapidement non-seulement notre malheureuse patrie, mais encore toutes les contrées voisines, ainsi que l'avoit annoncé peu de temps auparavant, dans ses demi-révélations, un député maçon de France à son retour du chapitre.

général maçonnique de Wilhelmsbad (14). Tout cela prouve clairement que les guerres des maçons n'ont pas toujours été bornées à celle qu'ils font, tantôt ténébreusement, tantôt ouvertement et avec audace, aux principes du christianisme et de la civilisation; et à ce qu'ils appellent *l'ignorance et le fanatisme qui défigure celle sublime morale*, sortie, selon le F.·. orateur, de la source sacrée d'on ne sait quels antres sauvages, (15)

---

(14) Le comte de Virieux, de retour à Paris de ce chapitre général, félicité sur les admirables secrets qu'il étoit censé apporter de sa députation; poussé par les saillies de M. le comte de Gilliers qui, dans les francs-maçons, n'avoit encore vu que des hommes dont l'esprit et le bon sens ont droit de se jouer; « Je ne vous dirai pas les secrets que j'apporte, répon-
» dit enfin le comte de Virieux: mais ce que je crois pou-
» voir vous dire, c'est que tout ceci est plus sérieux que vous
» ne pensez; c'est qu'il se trame une conspiration si bien
» ourdie et si profonde, qu'il sera bien difficile à la religion
» et aux gouvernemens de ne pas succomber. » Croira-t-on après cela que le concile œcuménique de Wilhelmsbad n'avoit d'autre objet que d'anathématiser les hérésies qui s'étoient pu glisser dans la fraternité, la bienfaisance ou les rites maçonniques; et enfin de *ramener les frères aux principes primitifs de l'association maçonnique, ce germe de toute civilisation?*

(15) Nous nous plaisons à reconnoître qu'il y a ici beaucoup de maçons pleins d'honneur, et qui ne sont qu'abusés. Mais, avec une dose ordinaire de gros bon sens, comment l'homélie

source sacrée qui ne paroît pourtant pas trop sublime.

Mais les maçons ne se contentent pas d'attaquer les fondemens de la religion et de la société, cette prétendue ignorance, ce prétendu fanatisme; leurs arrière-loges n'ont-elles pas leurs Séïdes, leurs Ankastroëm, leurs Louvel (16)? Ne savent-

---

du F.·. orateur n'a-t-elle pas suffi pour désiller les yeux des frères honnêtes de sa loge auxquels elle a été distribuée après son impression ? Les principes pernicieux qu'elle renferme, qui, quoique plus à découvert que ceux du V.·., leur sont échappés à l'audition, ces principes qui leur ont été glissés à la faveur séduisante de la philanthropie et de la fraternité, ne devoient-ils pas au moins les reconnoître à la lecture ? Les rayons de cette lumière que communique l'initiation aux mystères de l'ordre n'ont-ils d'autre vertu que celle d'aveugler les initiés ?

(16) Les rois de Suède et de Prusse alloient unir leurs efforts à ceux de l'empereur Léopold pour arrêter les progrès de la révolution. Au moment où ils faisoient leurs préparatifs, le roi de Prusse avoit rappelé de Vienne son ambassadeur, le baron de Jacobi-Klœst, que les frères tenoient pour propice à leur cause. Le comte de Haugwist, alors plus décidé pour le traité de Pilnitz, devoit prendre la place de Jacobi. Cette nouvelle fut annoncée par les adeptes nouvellistes de Strasbourg avec l'apostille suivante : « Les politiques augurent de là que » l'union établie entre les deux cours sera consolidée. Il est » certain du moins qu'il est bon de le faire croire aux Fran- » çois : mais dans les pays despotiques, dans les pays où le » sort de plusieurs millions d'hommes dépend d'UN MORCEAU

elles pas employer la redoutable *Aqua Toffana* ou *di Tuffania*? n'ont-elles pas fait empoisonner l'empereur Léopold et le général espagnol Ricardos? N'ont-elles pas dirigé la balle qui devoit faire périr George III au milieu de son peuple, et celle dont fut légèrement atteint notre roi régnant alors fugitif à Uberlingen? L'histoire retracera leurs tentatives affreuses contre tous les autres souverains de l'Europe et leurs gouvernemens. Elle transmettra à la postérité ce manifeste parti, dès les premiers temps de la révolution, du grand Orient de Paris, et adressé à toutes les loges maçonniques; manifeste par lequel, et en vigueur de la fraternité, « toutes « les loges sont sommées de se confédérer, « d'unir leurs efforts, pour le maintien de la

---

» DE PATE, ou de LA RUPTURE D'UNE PETITE VEINE, on » ne peut plus compter sur rien....... Il ne faudroit qu'UNE » INDIGESTION, UNE GOUTTE DE SANG EXTRAVASÉE pour » rompre cette brillante union. » Cette apostille du courrier de Strasbourg n° 54, étoit datée, art. Vienne, 26 Février 1792. Léopold mourut empoisonné le premier Mars suivant, et Gustave fut assassiné dans la nuit du 15 au 16 du même mois. (*Extr. des Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*).

Les jacobins triomphèrent principalement de la fin tragique de Léopold : elle leur inspira un chant de cannibales, qui fut imprimé, et que nous avons entendu exécuter au club de cette ville sur la musique du *Dies iræ*, ou prose des morts.

« révolution; de lui faire par-tout des amis, des « protecteurs; d'en propager la flamme; d'en » susciter l'esprit; d'en exciter le zèle et l'ardeur » dans tous les pays, et *par tous les moyens qui » sont en leur pouvoir.* » Elle lui apprendra ce projet de formation d'une légion de 1200 régicides, proposée par le maçon J. Debry sur le modèle des assassins du Vieux de la Montagne. Elle prendra ses couleurs les plus rembrunies pour peindre l'horrible parricide commis sur la personne sacrée de Louis XVI, et cet effroyable amas de crimes et d'horreurs dont le jacobinisme a épouvanté le monde. Et plût à Dieu qu'elle n'ait pas à consigner dans ses fastes la réalisation de cette prédiction affreuse de la secte, que *la révolution française n'est que l'avant-courrière d'une révolution bien plus grande et bien plus solennelle !* Voilà les guerres des maçons.

Pour compléter la démonstration des avantages immenses de la maçonnerie, *ce germe de toute civilisation*, (Quelle étrange pétition de principe; ou plutôt quelle antiphrase !) le F.·. orateur invite les frères à jeter avec lui un coup d'œil sur l'état où se trouvent maintenant les pays dont la maçonnerie *a été bannie*; tels que l'Asie, l'Egypte, la Grèce, *devenus les esclaves de mille tyrans, des musulmans, etc.* Si la maçonnerie de Platon et des autres philosophes ou so-

phistes de son siècle, qui avoient puisé leur sagesse *à la source sacrée des antres sauvages*, a été bannie des régions précitées, c'a été par les apôtres qui y portèrent l'Evangile ; et qu'il n'en déplaise au F.·. orateur, les peuples qui les habitoient n'avoient rien perdu au change. Quand aux causes qui ont amené les conquêtes bien postérieures des musulmans, et à l'influence de ces conquêtes, elles allongeroient beaucoup trop ces remarques. Il suffit de dire que le schisme de l'église grecque en est une des principales causes, et que la maçonnerie n'y est pour rien. Les maçons, qu'ils aient ou non donné signe de vie dans ces belles contrées, ne peuvent attribuer à leur bannissement le despotisme qui les régit sous différentes formes. Ils seroient fort embarrassés de produire le décret par lequel ils en auroient été bannis. Il est pourtant bien vrai qu'antérieurement à nos tempêtes révolutionnaires, les Turcs, qui n'eurent pas besoin de bannir les maçons des régions précitées pour en faire la conquête, avoient déjà pourtant pour l'ordre maçonnique toute l'horreur que l'Orient eut, pendant tant de siècles, pour l'abominable doctrine de Manès. La Porte ottomane n'auroit pas souffert à Jérusalem un seul religieux françois, si elle n'avoit su que leur règle constante étoit de n'admettre, à la visite des lieux saints

dont ils avoient la garde, aucun homme reconnu pour franc-maçon. Il existoit même, entre la cour de France et le grand seigneur, une convention, en vigueur de laquelle le supérieur de ces religieux pouvoit et devoit renvoyer des échelles du Levant tout consul françois qui auroit érigé une loge maçonnique. On voit par là que la sublime Porte redoutoit plus la franc-maçonnerie que la peste, et prenoit plus de précautions pour se garantir de l'une que de l'autre : en quoi elle a fait preuve de plus de sagesse que tous les cabinets européens.

Mais la révolution est venue anéantir ces précautions. Les propagandistes de la secte ont traversé la Méditerrranée avec leurs prétendus droits de l'homme; ils ont trouvé pour frères des commerçans françois qui, sous prétexte de rencontrer par-tout des amis, s'étant fait initier aux mystères, n'avoient pas besoin de loge pour se reconnoître. Le succès des frères égaux et libres en France a enflammé le zèle des frères égaux et libres en Grèce. Il ne faut pas douter que la maçonnerie y soit tellement enracinée, que vingt firmans du grand seigneur et autant de fetfas de son muphti ne viendroient pas à bout de l'en extirper. Elle y montre une tête altière, et aspire à l'indépendance. Elle est comme le chiendent dans un champ dont on a négligé la culture : on ne peut plus y détruire,

par les labours ordinaires de la charrue et de la herse, ce végétal parasite qui en épuise les sucs nourriciers au détriment de la récolte; il faut encore le brûler sur le terrein; et pourtant il n'est pas entièrement détruit, parce que ses racines les plus enfoncées n'ont pas été ramenées à la superficie.

Ainsi donc, quoiqu'en ait dit le F.·. orateur, la maçonnerie non-seulement existe dans la Grèce, mais encore elle y exerce une influence très-évidente. Les cris de liberté ont retenti dans la patrie des Miltiade, des Léonidas, des Epaminondas. Ce beau pays réussira-t-il à secouer le joug ottoman; et sur-tout en sera-t-il plus fortuné? Plût à Dieu que tous les peuples pussent jouir paisiblement d'une sage liberté sous des gouvernemens sages! Mais peut-on douter que les jacobins ne soient instigateurs de cette insurrection? Que gagnent les peuples qui s'engagent dans la carrière des révolutions? Là où l'on sème des tempêtes on ne recueille que des naufrages. Les Grecs, pour venir à bout de leur entreprise, ne se jeteront-ils point dans les bras de quelque grande puissance? ne rompront-ils point par là cet équilibre si diffilice à établir, à conserver, et cause de tant de guerres? et n'en pourra-t-il pas enfin résulter une guerre générale qui mettra en feu les deux hémisphères? Eh! c'est ce que demande l'horrible secte: la guerre est son élément; elle

sert

sert à ses projets; elle fait fermenter son principe désorganisateur et funeste de la souveraineté des peuples pris dans le sens le plus absolu : ainsi, elle emploiera tous ses efforts pour la susciter. (17)

---

(17) Pourroit-on croire que les peuples chez lesquels se manifestent depuis peu de temps des agitations intestines soupirent après un changement de gouvernement? Hélas! on sait trop comment les insurrections se faisoient chez nous en ces temps d'affreuse mémoire. Des agitateurs secrets et quelques tribuns à cerveaux brûlés soudoyoient, égaroient la populace; et comprimoient par la terreur la partie saine de la nation. Dira-t-on que ce sont les Parisiens qui tentèrent le massacre de Louis XVI et de sa famille dans son château de Versailles; qui, dans leur rage de n'avoir pu y réussir, les arrachèrent du château pour les traîner en triomphe à Paris précédés des têtes sanglantes de leurs plus fidèles serviteurs qu'ils faisoient porter, sous leurs yeux, au bout de leurs horribles piques? Rejetera-t-on les témoignages recueillis sur ces scènes affreuses pour s'en rapporter au rapport mensonger et perfide du *blanchisseur* Chabroud? Dira-t-on encore que ce sont les Parisiens qui sont allé attaquer ce roi prisonnier aux Tuileries, pour le faire périr sur un échafaud après l'avoir abreuvé de tant d'outrages? Fut-il complice de tant d'atrocités ce peuple que la horde parricide de ses tyrans, par la plus cruelle des ironies, qualifioit de *peuple souverain*, et auquel en appela vainement la royale victime? Enfin, tous les autres peuples doivent-ils, à la vue de tant de ravages et de ruines, être passionnés pour la cause qui les a produits au point de l'appeler de tous leurs vœux? Non. Non. Mille fois non, Ce sont les jacobins qui sont les instigateurs, les moteurs secrets de toutes ces agitations; en présentant les appâts de l'ambition, de la fortune, de la licence

G

Pour revenir au torrent des invasions musulmanes dans ces belles contrées, comment la maçonnerie n'y a-t-elle pas opposé une digue? comment n'a-t-elle pas prévenu son prétendu bannissement? *Des temps malheureux l'ont forcée à devenir guerrière* : fut-il jamais pour elle des temps plus malheureux que ceux dont il est ici question? Et les maçons n'ont pas pris les

---

et du pillage. Le mal qu'ils ne font pas eux-mêmes ils le font faire : et tel souvent croit agir d'après sa pure détermination. qui n'est qu'un pantin de l'astucieux jacobinisme.

Avec ces deux mots magiques, *Egalité*, *Liberté*, l'horrible secte aspire à soulever tous les peuples du globe. Elle a déjà distribué jusqu'aux grandes Indes ses *droits de l'homme* traduits dans tous les dialectes des peuples qui les habitent. Si elle vient à bout de ses projets, ce sera alors qu'elle expliquera le sens de ces mêmes mots dans toute l'étendue que leur donnoit Gracchus Babeuf. La propriété tombera avec les trônes et les autels; la terre ne sera plus cultivée; elle n'aura plus de clôtures pour garantir ses fruits du dégat des quadrupèdes; tous les hommes devenus parfaits maçons égaux et libres habiteront les antres sauvages qui servirent d'asile et d'académie aux professeurs de maçonnerie ;ils vivront de chasse, de gland et d'autres fruits sauvages; enfin ils seront ramenés à cet état de nature tant regretté par le philosophe de Genève. Cependant, comme les maçons seront toujours de constitutions physiques inégales, la parfaite *égalité* n'aura point encore lieu. Quand à la *liberté*, il sera encore dangereux que le maçon géant n'attente à celle du maçon pygmée : mais leurs professeurs seront là pour relever l'édifice des lois.

armes *pro aris et focis !* Ils ont laissé brûler cette superbe bibliothèque d'Alexandrie, ce dépôt précieux de toutes les connoissances humaimes; dans lequel se trouvoit nécessairement le *compendium* de toutes ces *connoissances acquises qui faisoient alors la gloire de l'homme ; compendium* écrit tout entier, en *caractères hiéroglyphiques*, de la main du *premier maçon*, *du premier homme de bien*; avec l'histoire de son origine, de sa naissance, de sa glorieuse découverte de *l'Etre supérieur*, *directeur de ce superbe univers*; suivis de son cathéchisme de philanthropie mutuelle, des *principes primitifs de l'association maçonnique* et de ses constitutions ; le livre enfin par excellence, le livre dont la perte est irréparable! et non-seulement ils sont restés dans l'inertie et se sont laissé honteusement bannir, mais encore ils se sont épanchés en déclamations contre les croisades entreprises pour les venger de leurs tyrans et en arrêter les ravages! Quelles inconséquences!

Au reste, on a encore lieu de s'étonner que le F.·. orateur s'exprime d'une manière injurieuse sur les musulmans ou vrais croyans. En effet, les musulmans reconnoissent le Grand Architecte de l'univers : *Allah illah Allah*, il n'y a de Dieu que Dieu, est la première partie de leur profession de foi symbolique. Le *dogme consolateur de l'immortalité de l'âme est la base de leur croyance*

comme de celle du maçon. Le V.·. ne s'est pas expliqué sur la sanction de la morale maçonnique ; mais la morale des musulmans est sanctionnée par les récompenses et les peines de l'autre vie. Pour arriver à leur paradis, il faut passer un pont, *le Poul-Sherro* qui est placé sur le gouffre de l'enfer, et duquel sont précipités tous les hommes injustes. Le Kôran leur fait un précepte de la miséricorde, de la bienfaisance, voire même de l'aumône, que sa cause productive soit *accidentelle ou permanente*. Ils sont même devenus tolérans, et ils n'inquiétent point pour leur culte les chrétiens habitans des pays qui sont sous leur domination. Ils ont enfin tous les titres requis par le V.·. pour être admis dans l'ordre maçonnique. Les plaisirs sensuels du paradis de Mahomet sont d'ailleurs au goût de quantité de maçons. Ces points de conformité devroient réconcilier le F orateur avec les musulmans qui n'ont pas tous été brûleurs de livres. Les maçons se sont bien reconciliés avec les chevaliers de Malte. Le tout est de s'entendre. Il n'est pas impossible que la maçonnerie et l'islamisme fassent ensemble un traité de paix et d'alliance ; nonobstant que le Kôran ait interdit le vin à ses sectateurs. Il n'est pas impossible que le musulman admette, dans son symbole, que la connoissance du Grand Architecte est une des inestimables

découvertes du *proto-maçon*, du *premier homme de bien.*

Cependant, le F.·. orateur veut non-seulement que hors la maçonnerie il n'y ait point de salut; mais il se bute à lui attribuer tout le bon et le beau qu'il y a parmi les hommes; comme il attribue tout le mal qui s'y trouve aux persécutions qu'elle a essuyée selon lui. MM. de G ré sol musicien, et de la Cabriole danseur, dont la ville d'Arlequinople avoit refusé les services, prétendoient, le premier, *que l'on ne seroit jamais d'accord en cette nouvelle ville*; le second, *que les affaires n'y seroient jamais sur un bon pied, et que l'on n'y feroit que des faux pas* : et leurs prétentions étoient encore mieux fondées que celles du F.·. orateur qui se montre ici aussi bon critique qu'il s'est déja montré bon historien (18).

---

(18) Les découvertes faites dans le nouvel hémisphère depuis Christophe Colomb, ont offert de nombreuses peuplades de sauvages cannibales, ou pour mieux dire de brutes à figures humaines. Comment le F.·. orateur expliqueroit-il pourquoi tous ces malheurux, loin d'avoir profité des inestimables découvertes du premier maçon et de ses successeurs n'en ont pas seulement entendu parler? Prétendroit-il que le déplorable état de ces peuplades provient de ce que la maçonnerie auroit été bannie des vastes régions qu'elles parcourent? Les profanes chrétiens sont dans la persuasion que l'abrutissement de ces sauvages a eu pour cause la coupable négligence de leurs pères

Il n'est pas difficile de prouver que la maçonnerie fut plus persécutante que persécutée; et que l'autorité souveraine fut dans la nécessité d'employer de grands moyens pour arrêter le débordement des impiétés, des abominations et des cruautés du manichéisme. *Aux grands maux les grands remèdes.*

Il oppose au sombre tableau qu'il vient de faire de l'Orient, « cette belle France, a peine sortie des mains des druides, (ces confrères du révérend père carme de Beziers) donnant au

---

à les instruire de la révélation ante-diluvienne. Mais pourquoi encore les maçons ne se sont-ils pas empressés de suivre les découvertes des Européens dons ce nouvel hémisphère, pour porter ou reporter ches ces peuplades errantes et dispersées dans les bois leur salutaire doctrine, *ce germe de toute civilisation?* Ou bien, les intrépides missionnaires, ces Orphée qui attirèrent aux accents de la religion des hommes semblables à des bêtes féroces étoient-ils maçons? Ceux en particulier qui, plus grands que tous les antiques législateurs tant célébrés par les chants poétiques, élevèrent à un si haut degré de civilisation les anthropophages du Paraguay, y furent-ils envoyés par les R.·. loges? Jamais un maçon eut-il dans ces héroïques entreprises quelque alliance avec les jésuites? ou bien l'illustration que cette société s'y est acquise, comme dans ses autres missions, a-t-elle été ternie par le souffle impur du trop célèbre maçon auteur de *Candide*, de ce coryphée du philosophisme qui, dans son anthropophagie morale, trouvoit tant de délices à *manger du jésuite?*

monde *l'exemple du bonheur* depuis que la maçonnerie est venu se fixer parmi nous. » Mais encore une fois, au nom du Grand Architecte, sous quel officier de l'université le F.·. orateur a-t-il donc étudié l'histoire? Ne sauroit-il nous faire un seul petit *narré fidèle*? S'il n'étoit coutumier du fait des anachronismes, on pourroit le soupçonner d'avoir voulu faire, avec ses druides, une plaisanterie qui vaudroit encore moins. Comment cette belle France seroit-elle sortie des mains des druides, quand elle n'y a jamais été? Le druidisme fut aboli sous l'empereur Claude, et par conséquent long-temps avant l'entrée des Francs dans les Gaules, auxquels ils donnèrent leur nom. Les druides doivent bien de la reconnoissance au F.·. orateur qui les fait vivre si obligeamment treize à quatorze siècles après leur abolition. Quant au *bonheur* dont cette belle France *donne l'exemple au monde depuis*, etc., (19)

---

(19) Selon le F.·. orateur, la maçonnerie n'est *venue se fixer parmi nous*, et n'est devenue le patrimoine de la France qu'après la conquête de Rhodes, par Soliman II, contemporain de Charles-Quint et de François Ier, à une époque très-postérieure aux druides. Ensorte que *le bonheur* dont la France auroit donné l'exemple depuis cette avantageuse introduction de la maçonnerie, dateroit précisément de cette époque mémorable par *les malheurs* dont elle *donna l'exemple*, depuis la funeste bataille de Pavie,

il y auroit bien quelque chose à dire; mais nous avons l'haleine trop courte pour faire l'énumération des calamités dont notre patrie *a donné l'exemple* pendant la période circonscrite par le F.·. orateur. Nous ne lui rappellerons en gros que les plus récentes, savoir : les atrocités révolutionnaires dont nous avons été les tristes témoins; qui ont dévoré tant de victimes, et auxquelles tant de nos compatriotes n'ont échappé que *comme par miracle*, pour nous servir avec plus de justesse que lui de ses propres expressions. Dans le fait, ceux-ci, *à peine sortis des griffes des jacobins*, ne doivent pas être difficiles sur le bonheur, après avoir navigué si longtemps et si péniblement, au milieu des tourmentes, sur une mer si parsemée d'écueils et de débris.

Dans sa péroraison, le F.·. orateur exhorte les frères à continuer de fréquenter les atteliers maçonniques, « pour y apprendre à aimer chaque » jour davantage leurs semblables, à chérir la » *patrie et son souverain*,

« On ne s'attendoit guère,
» A voir le roi daus cette affaire. »

---

dans laquelle, selon l'expression sublime de son roi chevalier, de ce roi si grand dans les fers, *tout fut perdu*, *fors l'honneur*.

Risum teneatis !

Nous admettons comme article de foi, que l'amour du souverain est dans le cœur des R.·. frères ainsi que dans ceux de tous les maçons. Ils ont le cœur si aimant : ils ont tant aimé le roi martyr! Cependant, *Jean qui s'en alla comme il étoit venu*, ne paroit pas ajouter grande foi à cette profession de royalisme; car *le bon homme*, en souriant d'un air bonasse et fin en même temps, nous montre du bout du doigt cette moralité d'une de ses fables :

» Le sage dit, selon le temps,
» Vive le roi, vive la ligue. »

Or, nous avons vu, par l'homélie du F.·. orateur, que les maçons se prétendent *sages* par excellence, et outre plus les gardiens d'office *de la source sacrée de la sagesse.*

Enfin le F.·. orateur termine son homélie par trois *vivant* : expression de ses vœux ardens pour la prospérité des frères : comment ceux-ci ne lui ont-ils pas répondu ?

Vivat, *vivat*, *cent fois vivat*
Bonus frater *qui tam benè parlat?*

Mais le procès-verbal contient quelque chose d'équivalent.

On croit communément que dans la célébration d'une fête patronale, le panégyrique du

patron est un morceau obligé, dans lequel l'orateur expose la doctrine, les vertus qui ont distingué, illustré, sanctifié ce patron; pour engager les auditeurs à les pratiquer à son exemple. Dans celle-ci, le V.·. n'a fait que citer en passant *l'évangéliste philanthrope. L'éloge est assez mince*; et le F.·. orateur n'en a pas dit un mot. Est-ce que les vertus du patron doivent être un mystère pour les maçons; ou bien les frères n'ont-ils de l'ençens à brûler que pour eux-mêmes? Les profanes auroient vu avec plus d'intérêt un panégyrique de l'évangéliste philanthrope de façon maçonnique que le compte rendu des finances de la R.·. loge. Ils eussent été curieux d'apprendre comment le disciple bien aimé a fait secte, et comment il a fait une classe de profanes des hommes qu'il avoit convertis au christianisme; comment l'intolérance religieuse de cet apôtre qui s'éloigna précipitamment des bains où il venoit d'être informé que se trouvoit l'hérésiarque Cérinthe, se concilie avec la tolérance maçonnique qui admet à ses mystères et à ses travaux *toutes les croyances, toutes les communions;* comment un des premiers ministre du Dieu révélé, a mérité d'être choisi pour patron d'une loge qui attribue au premier maçon la découverte glorieuse du Grand Architecte de l'univers? etc., etc.

Qu'il nous soit permis de revenir sur un chapitre dont nous avons déjà eu l'occasion de parler par anticipation sur l'ordre des matières. Après les travaux du banquet, dans lesquels il n'a été fait ni hérésies, ni omissions, ni bévues historiques, et qui tous ont été exécutés d'après les vrais principes primitifs et successifs des sciences culinaire et gastronomique, il y a eu, comme nous l'avons dit, une collecte qui a produit, dans cette nombreuse réunion sémestrielle convoquée pour la solennité de la fête patronale évangélico-philanthropo-maçonnique, la somme de 10 fr. 35 cent. qui ont été versés dans la *caisse* du F∴ hospitalier. D'une autre part, le F∴ orateur nous assure que *le malheureux n'a jamais en vain réclamé le secours des frères de la R∴ loge*: on en doit conclure, avec satisfaction, que la maçonnerie a considérablement réduit le nombre des malheureux; que bientôt, grâces à cette heureuse institution, le spectacle de la mendicité et de la misère n'affligera plus les cœurs compatissans, et nous n'aurons même plus besoin d'hôpitaux.

La Confrérie de la Croix qui existoit en cette ville avant 1789, distribuoit annuellement plus de 25,000 fr. en secours à domicile. Les confrères pénétroient, après le coucher du soleil, dans les plus obscurs galetas, pour chercher les

membres souffrans de l'Homme-Dieu, et les soulager : jamais pourtant il ne leur est venu à la pensée de proclamer fastueusement leurs bonnes œuvres par la voie de la presse. Chez ces hommes évangéliques, dont nos pauvres depuis trop long-temps orphelins, la main gauche ignoroit ce que donnoit la droite. Eh! que notre foible voix ne peut-elle prendre assez d'élévation pour rappeler ici dignement ces héros chrétiens qui consacrèrent leur vie au soulagement de l'humanité souffrante ; ce *Jean l'Aumônier* qui nommoit les pauvres de son diocèse *ses seigneurs et maîtres*, et pourvoyoit à leurs besoins avec la munificence d'un grand prince ; ce Vincent de Paul, simple prêtre, respecté des souverains, dont l'industrieuse et féconde charité fonda tant d'établissemens admirables, sauva des provinces entières des horreurs de la famine, répara les ravages de la guerre ; ce Charles Borromée, l'amour des Milanois, dont la mémoire passera jusqu'à leurs derniers neveux, qui exposa mille fois sa vie pour porter aux pestiférés les secours de sa bourse et les consolations spirituelles ; donnant à son clergé tremblant, épouvanté, l'exemple d'un courage surnaturel comme la cause qui le produisoit, dont les traits vénérables multipliés comme à l'envi par le pinceau, le ciseau et le burin semblent entretenir chez un bon peuple le feu sacré

qui embrasa le cœur de ce grand saint; ce pasteur vénéré, dont la statue colossale dominant Arona sa patrie, et les eaux du lac Majeur, *semble vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage* de l'impuissance de ses ouailles dans l'expression de leur gratitude; expression qui, quoiqu'aussi inférieure à leurs sentimens qu'à tant de mérites, fait couler les larmes du voyageur sensible et attendri? Que ne pouvons-nous au moins signaler à la reconnoissance publique quelques membres de cette légion de héros et de héroïnes de la religion, qui ont suivi les hommes immortels précités, notamment ceux qui s'efforcent aujourd'hui de réparer les pertes causées à nos établissemens religieux par le vandalisme et l'impiété? Mais quoique toutes ces âmes sublimes cherchent l'obscurité; comme l'humble violette, ensevelie dans l'herbe, est découverte par le parfum qu'elle exhale, ainsi on les découvre à l'odeur de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres qui font leur plus bel éloge. Voilà les maçons dont la religion s'honore, et qu'elle peut montrer également à ses amis et à ses ennemis! Les voilà ces maçons *qui se trouvent dans toutes les occasions où il y a des infortunés à secourir*! Encore une fois, chiche, froide et orgueilleuse bienfaisance, combien n'est-tu pas

au-dessous de l'humble, de l'ardente et de la prodigue charité!

Grâces au Grand Architecte de l'univers, le profane vient d'achever la tâche qu'il avoit entreprise. Mais achever n'est pas le mot : qu'il dise plutôt qu'il n'a fait que l'ébaucher. En effet, comment épuiser une matière aussi substantielle que ces homélies, et sur-tout celle du F.·. orateur dans laquelle il n'y a pas une seule phrase, une seule période, un seul mot peut-être qui ne soit digne de remarque. Le profane qui est resté bien au-dessous de son sujet, sous les rapports des principes et des faits auxquels il a dû se borner, aura du moins la gloire de l'avoir signalé à de futurs commentateurs dont les talens suppléeront à l'envi à son insuffisance. Il ne lui reste que quelques réflexions à coudre à son cannevas.

A quoi bon pourra-t-on dire exhumer ainsi le triste enfant mort-né d'un cerveau malade et délirant? Pourquoi attacher tant d'importance à des écrits qui ne sont sortis de la presse que pour envelopper le poivre et la moutarde? Voici notre réponse :

Les écrits qui font la matière de ces remarques ne sont pas seulement ridicules, ils sont encore dangereux par les mauvais principes qu'ils renferment, principes qui se propagent

par l'effet de l'ignorance et encore plus par l'effet de la dépravation du goût, fille de l'ignorance. Cette dépravation du goût, jusque dans les arts d'agrément, a dit un écrivain qui, dès-lors, déserteur des bonnes doctrines, n'en a pas moins été dévoré par l'hydre révolutionnaire; cette dépravation du goût est la source empoisonnée des mauvaises mœurs, de l'irréligion et de la décadence des états. Peu d'années avant cette terrible révolution, il s'indignoit que les Horace, les Cinna, les Athalie et autres chefs-d'œuvre de la scène française fussent négligés pour les parades ordurière de la foire; que la même affiche annonçât Britannicus et la Folle Journée; qu'un parterre dégénéré, après avoir oui, sans pouvoir encore se défendre d'une religieuse admiration, les sentimens sublimes exprimés par le grand-prêtre Joad, et la morale pure que la sagesse éternelle met dans la bouche du jeune Eliacin; allât prostituer ses applaudissemens aux proverbes retournés d'un impudent Basile, et qu'il se dégradât jusqu'au point d'aller recevoir les éclaboussures fétides du pot de chambre de Suzon. Or, on sait quels myriades de Solon, de Lycurgue, de Démosthène, de Cicéron de clubs, a fait éclore ce goût dépravé. La génération actuelle, presque généralement tournée vers l'ambition et la fortune, par des gouverne-

mens exagérés qui avoient moins en vue la défense de l'état que la fureur des conquêtes, nous montre un grand nombre de braves militaires, dont plusieurs ont cultivé avec succès les sciences physiques qui ont le plus d'influence daus les chances de la guerre. Mais hélas! d'un autre côté il ne nous reste à peu près que des souvenirs de cette gloire littéraire, de cette gloire pure qui ne coûte point de larmes à l'humanité, dont la France fut illustrée sous le règne de Louis-le-Grand; de cette gloire qui, sans efforts, avoit rendu l'Europe pour ainsi dire presque toute française. Les plus beaux génies, les écrivains les plus sublimes, les plus solides et les plus élégans de ce siècle, étoient en même temps les plus religieux. De nos jours, les hommes formés sous l'influence du philosophisme; qui connoissent à peine les premiers élémens de la religion; (20) qui la méprisent ou lui insultent

(20) Il n'y a qu'une éducation fortement liée à l'instruction religieuse qui puisse mettre nos enfans à l'abri des tempêtes révolutionnaires dans lesquelles nous avons fait naufrage; peut-il leur venir, ce bienfait d'une telle instruction, de l'université de France dans sa composition actuelle, quelque soit d'ailleurs le nombre des hommes religieux ecclésiastiques et séculiers qui en fout partie? L'esprit qui a présidé à son institution paroît y dominer encore, et se fait remarquer dans les promotions.

dans

dans leur brutale ignorance, achèvent de se cor-

Le grade de recteur d'académie n'est que trop exposé à devenir la proie de l'intrigue. Il paroît que ce colosse, qu'on a déjà été contraint d'étayer à diverses reprises a été un résultat des combinaisons philosophiques des *économistes* auxquels résista Louis XV pendant plusieurs années de son règne. On connoît trop bien aujourd'hui quelles étoient les vues de ces forgeurs de systèmes. L'université montra d'abord de grands vices dans son institution. L'enseignement religieux, qui appartient de droit divin aux premiers pasteurs fut enlevé presque entièrement à leur inspection. La composition de ce corps présenta un monstrueux amalgame d'élémens opposés. A côté d'hommes religieux et édifians, dont sans doute on avoit jugé ne pouvoir se passer, on en vit qui affichoient toute l'impiété du philosophisme et donnoient à leurs élèves des exemples aussi-bien que des leçons de perversité. Aussi vit-on bientôt sortir des lycées une foule de jeunes gens généralement plus propres à recruter la maçonnerie que les corps militaires. Nous n'entrerons point ici dans un détail étranger à notre objet; cette tâche importante a été remplie par des personnes qui en avoient fait une étude particulière.

Nous convenons que des réformes ont été faites, depuis quelque temps, dans la composition de ce corps immense auquel est confiée l'espérance de la religion et de la patrie. Mais sont-elles suffisantes? On soustrait encore les jeunes élèves qui fréquentent les colléges à la surveillance de leurs pasteurs, pour les contraindre, sous peine d'exclusion, à fréquenter les exercices religieux faits aux pensionnaires dans l'intérieur des établissemens. Cette mesure, a excité les réclamations de MM. les curés, comme contraire à la discipline constante de l'église de France. Assez vainement objecteroit-on

compre dans les sociétés secrètes, boutiques de paradoxes, de sophismes d'ignorance, de fanatisme et de poisons mortels (21) Est-ce donc si

---

qu'un arrêté du gouvernement a reconnu ces droits sacrés : un des grands faiseurs a répondu à cela depuis peu, en donnant à penser que cette mesure ne seroit qu'une concession apparente et sans effet.

« (21) Combien ils sont profondement combinés ces mys-» tères maçonniques ! dit M. l'abbé de Barruel. La marche » en est lente et compliquée ; mais comme chaque grade » tend directement au but !

» Dans les deux premiers, c'est-à-dire dans ceux d'*apprenti* » et de *compagnon* ; la secte commence par jeter en avant ses » mots d'*égalité*, de *liberté*. Elle n'occupe ensuite ses novices » que de jeux puérils, de fraternité, de repas maçonniques ; » mais déjà elle les accoutume au plus profond secret par un » affreux serment.

» Dans celui de *maître*, elle raconte son histoire allégorique » d'Adonhiram qu'il faut venger, et de la parole qu'il faut » retrouver.

» Dans le grade d'*élu*, elle accoutume ses adeptes à la ven-» geance, sans leur dire celui sur qui elle doit tomber. Elle » les rappelle aux patriarches, au temps où tous les hommes » n'avoient, suivant ses prétentions, d'autre culte que celui » de la religion naturelle, où tous étoient également prêtres » et pontifes : mais elle ne dit pas encore qu'il faille renoncer » à toute religion révélée depuis les patriarches.

» Ce dernier mystère se dévoile dans les grades *écossois*: » les maçons y sont enfin déclarés libres ; la parole si long-» temps cherchée est celle du déiste ; c'est le culte de *Jehovah*, » tel qu'il fut reconnu par les philosophes de la nature. Le

mal faire que de montrer où est le siége du virus qui ronge encore le corps social?

» vrai maçon devient le pontife de *Jehovah* : c'est là le grand
» mystère, qui lui est présenté comme laissant dans les ténèbres
» tous ceux qui n'y sont pas initiés.

» Dans le grade des chevaliers *Rose-croix*, celui qui a ravi
» la parole, qui a détruit le vrai culte de *Jehovah*, c'est l'au-
» teur même de la religion chrétienne. C'est de Jésus-Christ
» et de son évangile qu'il faut venger les frères, les pontifes
» de *Jehovah*.

» Enfin, dans le grade de *Kadosch*, l'assassin d'Adonhiram
» devient le roi qu'il faut tuer, pour venger le grand maître
» Molay et l'ordre des templiers ; la religion qu'il faut dé-
» truire, pour retrouver *la parole* ou la doctrine de la vérité,
» c'est la religion de Jésus-Christ ; c'est tout culte fondé sur la
» révélation. Cette parole, dans toute son étendue, c'est
» *la liberté et l'égalité* à rétablir par l'extinction de tout roi,
» et par l'abolition de tout culte.

» Il est bien d'autres grades dans l'arrière maçonnerie, tels
» que celui de *l'étoile* et celui des *druides*. Les Prussiens y
» ont ajouté les leurs ; les François en ont fait autant. Les
» plus communs suffisent pour faire voir la marche et l'esprit
» la secte. »

M. l'abbé de Barruel a consacré ses travaux à la défense des principes fondamentaux de la société. Dans ses Helviennes, il a montré toutes les conséquences funestes des doctrines du philosophisme, en ridiculisant ces doctrines qu'il oppose en tout à elles-mêmes. Dans ses Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme, il a dévoilé toutes les trames de la plus profonde comme de la plus horrible conspiration qui ait jamais été formée contre ce que les hommes ont de plus cher. Il a

Les homélies que nous venons d'examiner sortent du même moule que toutes celles qui ont été prononcées dans nos temps révolutionnaires, aux fêtes de l'Etre suprême et de la Raison; aux fêtes théophilanthropiques et de Décades; aux *Sans-Culottides* et autres fêtes chômées du calendrier républicain ; au *Grand jour du dix Août*, à *la* FÊTE *de l'anniversaire de la mort du* TYRAN ; en ce qu'elles expriment toutes, plus ou moins, avec le système du déisme, le mépris ou la haine de la religion révélée. Sous cet aspect, qui en a entendu une, les a toutes entendues. Théophilanthropie, philadelphie, philalèthie, maçonnerie, c'est tout un. Les arrières-adeptes de toutes les loges maçonniques professent unanimement cette doctrine du déisme, laquelle, par une pente rapide, conduit à l'athéisme que le V.·. assure pourtant être en exécration à son ordre.

Les académies proposent souvent pour sujets des prix qu'elles décernent des questions d'un

---

annoncé que cette conspiration subsistoit toujours malgré ses échecs ; et que, pour l'anéantir, il falloit lui faire une guerre constante de sagesse, de vérité, de lumière, de mœurs, d'humanité, de vertus. Hélas ! aurions-nous un jour le déplorable sujet de dire, en l'appliquant à M. de Barruel et à notre patrie :

Cassandræ quia non creditum, ruit Ilium?

assez mince intérêt : il nous semble que les questions suivantes, prises entre plusieurs autres que nous nous sommes faites sur la maçonnerie, mériteroient assez, par leur importance, de provoquer une discussion publique.

Peut-il exister dans la doctrine mystérieuse des sociétés secrètes, des dogmes religieux et des préceptes de vraie et saine morale qui ne soient pas renfermés dans l'Evangile et enseignés purement par ses légitimes ministres ?

Y a-t-il quelques vérités occultes de nature à être utiles aux hommes, qui, étant le domaine exclusif des sociétés secrètes, ne puissent être publiquement proclamées, dans l'état actuel de civilisation, sans de graves inconvéniens, nonobstant qu'elles seroient communiquées, sous le sceau du secret, à des adeptes dont la plupart sont bien loin d'être distingués du commun des hommes par leur intelligence et l'étendue de leurs lumières ; et pour autoriser les sociétés secrètes, peut-on supposer qu'il existe de telles vérités dont elles seroient gardiennes d'office ?

Quels progrès la maçonnerie a-t-elle fait faire à la morale et à la civilisation ?

La solution de ces questions qui intéressent éminemment l'ordre social, et qui doivent paroître aux maçons mêmes aussi modérées qu'impartiales, et posées dans leur intérêt autant que

dans celui de la société, suffiroit sans doute aux esprits les plus bornés pour asseoir leur jugement sur le mérite de la mystérieuse doctrine maçonnique.

Cependant, pour éclairer autant que possible les maçons qui ne sont qu'abusés, nous emploierons deux autres moyens très-propres à faire impression sur tous ceux d'entr'eux qui n'ont pas abjuré dans leur cœur la religion révelée et l'autorité de l'Eglise. Quant aux arrière maçons qui se sont fait les lieutenans de l'infernal génie, il n'appartient pas à toutes les facultés humaines de réussir à les arracher du service d'un si bon maître.

Premier moyen. Y a-t-il du bon sens à supposer que la doctrine du déisme si évidente dans la seconde homélie, puisse se concilier avec la religion révélée, et que cette même doctrine, unie à celle de la révolutionnaire souveraineté du peuple, puisse être autorisée par le prince? Eût-on jamais pensé qu'on se permettroit de prêcher ou insinuer publiquement ces doctrines subversives de la religion de l'état et des droits du trône; subversives même de la religion de toutes les autres communions chrétiennes fondées sur la révélation ? et tout maçon honnête peut-il voir de sang froid qu'on lui attribue de les partager ? (*Vous savez mes frères*, a dit le F.·.

orateur dans leur énoncé, *quels sont les principes que NOUS professons*) Enfin, ces considérations peuvent-elles échapper à tout homme qui n'a pas perdu l'usage de sa raison?

Second moyen. D'une délibération de six docteurs de Sorbonne qui parut en 1745, avec le sceau de l'autorité publique, il résulte que les sacremens doivent être refusés aux francs maçons. Voici un extrait de cette délibération qui se trouve dans l'Abrégé du dictionnaire des cas de conscience de Pontas par Collet.

« La sociésé des francs-maçons est illégitime par plusieurs endroits.

I. Un sujet ne peut pas, sans péché, s'aggréger à une société défendue par le prince.

L'autorité ecclésiastique vient ici à l'appui de la puissance séculière. Le S. Père a défendu les assemblées de francs maçons sous peine d'excommunication.

II. Des chrétiens ne peuvent pas s'engager par serment, comme font les maçons, à tenir secret ce qui se passe dans leurs assemblées.... le prince et les magistrats ont droit de connoître tout ce qui se fait dans un royaume par plusieurs personnes réunies, et d'interroger les personnes assemblées sur ce qu'elles font. Refuser de leur répondre, c'est désobéir aux puissances. C'est donc encore un plus grand mal de s'engager

par serment, a cette désobéissance formelle qui renferme un mépris de l'autorité établie de Dieu.

S'il se fait de mauvaises choses chez les maçons, le serment qu'ils font de ne rien révéler de ce qui se passe chez eux est une profanation très-criminelle du serment, qui est de sa nature une chose sainte... qui dans l'hypothèse est employée à couvrir des crimes. Si tout ce qui s'y fait est innocent..... un serment fait sans aucune nécessité ni aucune utilité, est encore un péché grief, condamné par le deuxième commandement du Décalogue : *Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain.*

Ce serment est téméraire par rapport à la personne qui le fait.... La prudence chrétienne ni une conscience timorée ne permettront jamais de se lier par serment à une chose qui pourroit être mauvaise et criminelle par l'événement ; comme de garder le secret sur des objets qui seroient contre le bien de la religion et de l'état. Jamais un homme d'honneur n'a fait un serment vague, sans savoir ce qu'on lui fait jurer.

III. Suivant les bruits répandus, les assemblés de francs maçons ont des pratiques superstitieuses, scandaleuses même par le mélange du sacré et du comique... Qu'est-ce que les colonnes mystérieuses du temple auguste et sacré de l'ancienne loi ont affaire ici, et encore plus le livre

adorable de l'Evangile, au milieu de tout ce cérémonial comique et superstitieux, de ces chansons bacchiques, de ces rasades profanes, de ces santés à double entente ? .... Comme la religion prononce malheur contre quiconque est cause de scandale, les francs maçons, s'ils n'ont pas entièrement déposé le personnage de chrétien, doivent se justifier de toutes ces choses...

Ceci est encore bien plus vrai sur un article avoué par les francs maçons, savoir : que le serment qui s'y fait emporte la peine de mort, si on le viole..... Ici l'iniquité n'est point équivoque; elle saute aux yeux. Car de qui cette société tiendroit-elle le droit de punir de mort les infracteurs du secret? Est-ce de Dieu? Il n'a point parlé à ces messieurs et ne leur a point donné une mission extraordinaire. Est-ce du prince ? Il a interdit leurs associations. Seroit-ce du particulier qui est reçu ? ..... mais qui ne sait que nul particulier n'a droit sur sa propre vie, ni pour se l'ôter, ni pour donner pouvoir à un autre de la lui ôter ?

Ce ne seroit pas une bonne défense que de dire, que l'objet de cette confraternité est louable; savoir, d'assister dans l'occasion tous les frères qui se font connoître pour en être par le mot du guet et les signes convenus.

On leur répond que l'objet, quelque bon qu'il

soit en lui-même, ne peut pas rendre bonne une société d'ailleurs vicieuse et réprouvée par les bonnes règles. Les sociétés de Catilina et de Cartouche comportoient un semblable engagement de services et d'assistance réciproques : cependant elles ne changeoient pas pour cela de nature.... On conçoit bien pourquoi des membres d'une société particulière, telle qu'un corps de marchands, etc. s'engageront à s'assister réciproquement dans leurs besoins. On doit davantage à ceux avec qui on a des liens plus étroits. Mais qu'il se forme une association de gens inconnus les uns aux autres, dont le but soit uniquement de se secourir, c'est ce qui n'est pas fondé en raison. Voici pourquoi : la société que forment entr'eux tous les chrétiens suffit toute seule pour remplir cet objet de charité. Tout chrétien est obligé d'assister son semblable, toutes les fois qu'il le peut et que l'occasion s'en présente. Ainsi, par rapport à cette vue spécieuse qu'allèguent les francs maçons, on peut dire que leur société est inutile : elle est de trop.

Mais..... qui sait si les déistes, les esprits forts, les gens sans religion, n'ont point quelque part à cet établissement?... ils pourront bien, dans la suite, faire couler dans l'âme des frères le poison de leurs détestables principes. (Ah! nous y voilà,

Et que n'auroient pas à ajouter aujourd'hui MM. les docteurs consultans.)

De toutes ces réflexions il résulte qu'on ne doit s'aggréger ni demeurer dans cette société. »

Il existe deux bulles des papes Clément XII et Benoît XIV, contre les francs-maçons. M. Durand de Maillane qui rapporte la seconde en son dictionnaire de Droit Canonique, y ajoute ce préambule :

« Nous n'avons rien dit dans notre première » édition de ceux qu'on appelle dans le monde » francs maçons, parce que le gouvernement » les a jugés plus dignes du mépris général que » de son attention particulière; mais comme l'É» glise qui ne perd pas de vue le salut de ses » enfans, a reconnu qu'une pareille association lui » étoit contraire, elle a fait des lois qui entrent » dans le plan et l'objet de cet ouvrage.

» La première de ces constitutions prononce » l'excommunication contre les francs maçons » et leurs fauteurs, et en réserve l'absolution au » pape, hors le cas de péril de mort. Benoît XIV, » dont une vaste science éclairoit le zèle, en » confirmant cette censure, exhorte pathétique» ment les rois et les princes d'y joindre les peines » temporelles. Nous rapporterons ici sa bulle, dont » les dispositions ont de quoi faire impression

» sur l'esprit de ceux qui ont encore quelque
» respect pour la puissance apostolique. »

Cette bulle de Benoît XIV confirme en tout son contenu celle de Clément XII, qui y est rappelée, et elle se fonde sur les six motifs suivans :

1.° Sur la diversité des sectes et communions dont se compose l'association maçonnique, qui peut causer les plus funestes altérations à la pureté de la religion catholique;

2.° Sur le pacte secret et mystérieux qui en forme le lien, et qui enveloppe tout ce qui s'y passe; pacte auquel on peut appliquer à juste titre cette sentence de Cæcilius Natalis : *honesta semper publico gaudent; scelera secreta sunt.* (Les actions honnêtes aiment la publicité. Les crimes sont secrets);

3.° Sur le serment, dont les conséquences graves sont expliquées de même qu'en la délibération des docteurs de Sorbonne sus relatée;

4.° Sur l'opposition de cette association aux lois civiles et canoniques qui prohibent toute société formée sans l'autorité publique;

5.° Sur la suppression et la prohibition de cette association prononcée par les princes séculiers en différens pays;

6.° Enfin sur ce que les hommes probes et

prudens avoient mauvaise opinion de cette espèce de société, et considéroient comme pervers et corrompus ceux qui s'y aggrégeoient.

Indépendamment de l'autorité du Saint Siége, l'opinion seule du grand Lambertini ne seroit-elle pas suffisante pour déterminer tout homme de bonne foi qui, cherchant la vérité, ne pourroit la reconnoître par ses propres yeux?

Sur-tout cela l'opinion du profane est fixée depuis long-temps; les homélies qui lui ont fourni la matière de ces remarques, n'ont pu que l'y confirmer. On peut se former une idée du corps de cette doctrine sur ces principes que les R.·. frères n'ont pas craint de mettre à la connoissance *du monde profane*, nonobstant le péril de les voir *obscurcis par ses préjugés*. On y voit non-seulement que l'existence de Dieu a été devinée par un homme, mais encore que la morale, les rapports de l'homme avec Dieu, sont aussi des découvertes ou des institutions de la raison humaine susceptibles, par conséquent, d'autant de modifications qu'il y a de variétés dans les cervelles des animaux raisonnables et raisonneurs. On y voit comment les R.·. frères travaillent à *dégrossir la pierre brute* en déchirant les premières pages de nos livres sacrés; comment ils travaillent à *perfectionner les connoissances acquises*; comment ils s'efforcent perfidement de ravaler la

plus sublime des vertus chrétiennes; comment ils insinuent le dogme révolutionnaire de la souveraineté du peuple qui, selon eux, à l'origine de la société *se seroit donné un chef; auroit aliéné une partie de sa liberté, pour jouir de l'autre avec plus de sécurité*; comment enfin *leur raison s'assujettit à parler à l'esprit humain le langage de l'imagination. Cur non palàm si decenter?* est un adage qui fait bien justement la condamnation des sociétés secrètes: et quand on réfléchit sur la profonde conspiration du bavarois Jean ou Spartacus Weysaupt, auteur de l'illuminisme, et sur ses progrès funestes dans les loges maçonniques, on a bien lieu de s'étonner que des honnêtes gens puissent se résoudre à avoir quelque chose de commun avec cette secte infernale, sans craindre de voir mettre en problème la réalité ou la pureté de leurs principes religieux.

Les loges maçonniques ont un besoin nécessaire d'honnêtes gens, dont l'emploi est de servir de manteau aux conjurés qui travaillent au bouleversement de la société. Mais comment le soupçon seul d'nn pareil emploi ne suffit-il pas pour éloigner les honnêtes gens des loges maçonniques?

Encore si ces régens de morale, ces professeurs de vertus, faisoient montre de quelques talens, la simplicité de leurs dupes auroit quelques ex-

euses à alléguer; mais que remarque-t-on le mieux dans leurs discours emphatiques? La plus crasse ignorance, revêtue de la plus ridicule présomption et de l'orgueil le plus déhonté. Et c'est aux grossiers appâts de ces jongleurs que viennent mordre et se laissent prendre une foule de dupes; c'est aux plus épaisses ténèbres qu'ils viennent éclairer leur raison! O folie! O délire (22)!

Cependant à l'aspect de tant de bévues, de tant de prétentions absurdes, de tant d'aberration de ces cervaux en effervescence, le premier sentiment qui affecte nos âmes, se manifeste par

---

(22) Qu'est-ce qu'un orateur de loge, de club ou de décade? C'est un picoreur qui, après avoir feuilleté quelques traités de déisme du dernier siècle, si fertile en ce genre de productions, y prend çà et là quelques phrases qu'il enfile au bout l'une de l'autre, malgré que, le plus souvent, elles n'aient entr'elles aucune liaison. C'est un frippier qui retourne quelques vieilles pensées auxquelles il met de la doublure neuve de treillis, pour habiller le dieu de l'éloquence en polichinelle. C'est un gargotier qui accommode de vieux restes et en fait une galimafrée de haut goût pour les goinfres et les estomacs grossiers. C'est enfin un chiffonier qui, pour avoir le débit de ses guenilles, les bariole des mots de *bienfaisance*, de *vertu*, d'*amitié*, de *fraternité*, de *fanatisme*, d'*ignorance*, de quelques autres mots ronflans et de gasconnades. Puis voilà un missionnaire nouveau, un Bourdaloue, *un professeur de vertu.*

un sourire de pitié. Insensés nous-mêmes, nous rions et nous ne nous rappelons plus ces temps révolutionnaires où la déraison a présidé aux proscriptions, aux assassinats et au pillage! Insensés nous-mêmes, nous rions et nous ne voyons pas que l'on sape encore une fois les fondemens de l'ordre social (23), que les élémens de l'affreux jacobinisme subsistent en leur entier, que l'on s'efforce de les réunir; qu'une fatale influence fascine les yeux des plus honnêtes citoyens qui, sans s'en douter, contribuent comme des machines à cette détestable conspiration; que nos enfans sont menacés d'être plus infortunés que nous. Avertis de nos dangers, dans notre inconcevable insouciance, nous nous disons : *à demain les affaires*, et demain n'arrive jamais.

---

(24) En ce moment on nous annonce encore la prochaine érection d'une loge maçonnique *écossaise*; on désigne même déjà le local où elle doit tenir ses ténébreuses séances. C'est dans cette maison qui fut l'asile des vétérans du sacerdoce; où les pasteurs blanchis dans l'exercice du saint ministère, venoient achever leur carrière, en chantant encore de leurs voix presque éteintes, les louanges de l'Eternel : maison dont ils ont été barbarement chassés par le brigandage jacobinique. Ainsi l'impiété vient effrontément s'asseoir sur les ruines de nos établissemens religieux...... Non, les pasteurs ne s'endormiront pas tandis que les loups rodent pendant la nuit à l'entour de la bergerie, et qu'ils essaient de s'y introduire.

Notre

Notre propre expérience, qui nous coûte si cher, est perdue pour nous! Insensés, nous rions, et nous ne remarquons pas que nous marchons sur un volcan qui, d'un jour à l'autre, peut nous abîmer par une soudaine et terrible éruptino!

Monstre du jacobinisme, monstre pestilentiel, féroce et dévastateur, c'est toi qui, naguère, commandas tant de folies atroces chez le peuple le plus spirituel et le plus policé de l'Europe, le plus renommé par l'aménité de ses mœurs; qui fis monter à l'échafaud le saint roi du peuple le plus attaché à ses souverains légitimes, la compagne de ce roi, fille auguste des Césars, dont la fermeté d'âme, dans le comble du malheur, fut supérieure même à tes infâmes calomnies, et cette princesse, modèle accompli de l'héroïsme fraternel comme des plus douces vertus; c'est toi qui fis périr dans une mer d'ignominie et de douleur ce jeune roi, héritier infortuné des fers de ses parens, qui ne régna que dans les cœurs désolés de son peuple; c'est toi qui fis assassiner, avec tout le rafinement de la cruauté la plus réfléchie comme la plus inexorable, le vaillant et aimable prince, dernier rejeton du héros de Rocroi; c'est toi qui, armant le bras d'un parricide, viens encore de nous ravir le jeune prince qui, après la perte de deux rois, étoit

devenu l'objet de nos plus chères espérances (24); c'est toi qui, chez le peuple le plus dévoué à la religion sainte de ses pères, profanas les autels du Dieu vivant par le culte de ton orgueilleuse Raison; c'est toi qui voulus élever sur la ruine de ces autels que ta rage avoit abattus, ton nouveau culte maçonnico-théophilanthropique; c'est encore toi qui, renaissant, comme l'hydre de tes blessures, médites, enfantes chaque jour de nouveaux forfaits pour nous faire rétrograder

---

(24) Nous cédons au plaisir de faire connoître au lecteur les vers suivans, d'un ex-forgeron bisontin, sur la naissance de Mgr. le duc de Bordeaux qui a relevé les espérances de tous les bons François :

Leventur manes, tu, sanguinis ultimus auctor
Borbonidæ: sævi funeris ultor adest.
Cædem dùm miseri pro cœli vertice jactant,
Nos plèno sarcis sanguine, juste Deus!

Impavidæ matri longum sit temporis ævum.

Il est certain que ces vers ne peuvent être mis en parallèle avec les chefs-d'œuvre du *Roma resurgo* et du *docto lauro* de notre académie universitaire; mais depuis qu'elle est accouchée de ces chefs-d'œuvre, elle est sans doute frappée de stérilité, car, dès lors, les événemens qui intéressent le plus toute une grande nation, ont en vain pressuré sa veine poétique, ils n'en ont pu tirer un seul hémistiche; et depuis ce même temps on diroit que pour elle,

« Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec. »

vers l'ignorance et la barbarie. Fuis, monstre dégoûtant de sang et d'écume venimeuse, rentre donc enfin dans l'infernal abîme qui t'a vomi pour la désolation de ma patrie, pour le malheur de l'humanité.

La forme bigarée de ces remarques sera sans doute improuvée des personnes qui exigent que les sujets graves, concernant la religion et la morale, soient uniquement traités sur le ton sérieux. Nous les prierons d'abord de vouloir faire moins d'attention à la forme du vase qu'à la liqueur qu'il contient; 2.° de vouloir bien considérer qu'un laïque peut se donner licence d'écrire autrement qu'un ecclésiastique; que ce qui est interdit à la gravité de celui-ci, ne l'est point à la vivacité du premier, qui eut toujours droit de chasse sur tout le domaine du ridicule; 3.° que dans la matière de ces remarques il se trouve bien des accessoires qui, par leur nature, dépendent de la juridiction immédiate de la satire; et que ces accessoires agitant sa plume, avec autant de force que les funestes conséquences des doctrines avouées par tous les membres de la R.·. loge, elle n'a pu, en cette sorte de conflit, se soutenir sur aucun ton; 4.° enfin, que *telle est la nature de* l'esprit français, *qu'il*

veut que la vérité lui soit présentée d'une manière un peu piquante ; que pour lui

« Raison sans sel est fade nourriture. »

Et que, par conséquent, pour faire au moins justice morale des jongleries maçonniques, il convient de lancer sur elles tous les traits du ridicule qu'elles provoquent, selon ce principe si connu :

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumquè secat res.

HOMÉLIE
DU VÉNÉRABLE.

Mes Frères,

Qu'il me soit permis, dans ce jour solennel, en vous retraçant les succès des travaux de l'année maçonnique qui vient de s'écouler, de vous rappeler les devoirs que nous impose la plus noble des institutions, et de soulever une partie du voile allégorique, qui dérobe encore aux yeux de la plupart d'entre nous le sens réel de nos mystères et le but véritable de notre association.

Sainte Amitié, prête-moi ton divin langage, viens animer et soutenir ma foible voix; et toi, douce bienfaisance, communique à mes expressions cette chaleur expansive et vivifiante dont le foyer doit exister dans le cœur des maçons.

C'est avec un vif sentiment de satisfaction, que notre vue se reporte sur l'intervalle que nous venons de parcourir, et qui sépare les deux fêtes patronales du solstice d'hiver. Si nous avons essuyé des pertes bien pénibles pour des cœurs aimans et sensibles, la promptitude avec laquelle nous les avons, en grande partie, réparées, doit

alléger nos regrets, en nous présentant des motifs bien précieux de consolation.

De nouveaux anneaux ont été ajoutés à la grande chaîne maçonnique; de nouveaux FF.·. ont apporté au milieu de nous, le tribut de leurs vertus et de leurs lumières; les colonnes du temple, un instant ébranlées, se sont raffermies sur leurs bases, et brillent d'un nouvel éclat; de nouveau gages de l'union qui ne doit cesser de régner entre tous les membres de la grande famille nous ont été donnés; des sœurs chéries, en sollicitant ou en nous accordant la faveur de leur affiliation, nous offrent des témoignages irrécusables de leur estime, et ajoutent un charme de plus aux nœuds fleuris qui articulent la chaîne légère mais durable qui nous lie; des dignitaires pénétrés du sentiment de leurs devoirs, et des beautés de notre institution, ne négligent rien pour nous diriger vers son but salutaire; et il nous est permis d'espérer que ce R.·. atelier, en augmentant, comme il fait journellement, ses acquisitions, de sujets qui ne peuvent que contribuer à l'embellissement et aux progrès de ses travaux, arrivera bientôt au degré de splendeur et de gloire, auquel le zèle et le dévouement de tous les ouvriers qui le composent, lui donnent le droit de prétendre.

Après avoir porté nos regards avec complai-

sance sur ce tableau satisfaisant, retraçons-nous, mes FF.·., les obligations que nous avons contractées au beau jour de notre initiation; et affermissons, par cet examen, dans nos cœurs et dans nos esprits, les principes qui nous sont présentés pour règles de conduite, et desquels nous ne devons jamais nous écarter.

Sous les nombreux emblèmes et hiéroglyphes, qui dérobent aux yeux du vulgaire le sens réel de nos mystères, sont cachées des vérités qui, obscurcies par les préjugés du monde profane, se dévoilent au maçon intelligent et éclairé, qui se livre à une étude sérieuse et réfléchie de l'allégorie dont les sages de l'antiquité ont dû emprunter le secours pour faire connoître la vérité aux hommes.

Telle est la nature de l'esprit humain, qu'il veut que la raison même s'assujettisse à lui parler le langage de l'imagination. La vérité simple et négligée trouve peu d'adorateurs, le commun des hommes la méconnoît dans sa simplicité, ou la méprise dans sa négligence: leur entendement se fatigue en vain à tracer les premiers traits du tableau qui se peint dans leur âme, si l'imagination ne lui prête ses couleurs.

Cherchons donc, sous les emblèmes qui nous entourent, les leçons que la sagesse nous donne; elles sont faites pour élever notre esprit, nourrir

notre cœur et exercer constamment notre intelligence.

La vie étant le premier bien de l'homme, la reconnoissance envers l'auteur de ce bienfait est le premier devoir du maçon. Notre ordre admet sans distinction toutes les croyances, toutes les communions; il prescrit la tolérance et respecte toutes les opinions : mais il exècre l'athéisme et repousse l'impiété.

Comment en effet la nature pourroit-elle nous avoir donné une âme dont la manière de sentir et de penser seroit en contradiction avec les lois qu'elle a établies? Comment le cœur que l'amour et l'amitié font palpiter, qui pour se soutenir dans ses plus douces espérances et concevoir les conditions auxquelles il existe, est forcé d'admettre un principe d'amour éternel, dont toutes les choses créées portent l'empreinte, qui trouve son bonheur non dans le monde physique, mais dans le monde moral vers lequel il doit tendre; comment, dis-je, ce cœur pourroit-il n'être que l'image d'une cause purement mécanique? Les ténèbres peuvent-elles produire la lumière? La glace peut-elle produire la chaleur par qui tout se vivifie? La mort enfin peut-elle produire la vie? Ne faut-il pas rapporter ces effets qui frappent nos yeux, à un auteur éternel qui a formé le cœur de tous les êtres pour devenir capables

de le sentir? Non, une larme qui échappe à tout homme sensible, une sensation qui fait palpiter son cœur, doit être pour lui la preuve la plus convaincante de l'existence de l'amour éternel; aussi long-temps qu'il pourra lier l'effet avec la cause.

Dogme consolateur de l'immortalité de l'âme; tu es la base de la croyance du maçon.

Reconnoissance sans bornes envers le Grand Architecte de l'univers, voilà son premier devoir et son culte unique.

C'est de ces principes que découlent toutes les vérités morales, à la connoissance desquelles le bonheur de l'homme est attaché.

Ce que nous devons à nos semblables : voilà le second objet de nos recherches, le second but de nos travaux. La bienfaisance est donc une des bases de notre association. Son lien est l'amitié, son but final est le bonheur, fondé sur la vertu. Formée sous le niveau de l'égalité, cimentée par les liens de la fraternité; en nous indiquant des devoirs elle nous crée des plaisirs, puisqu'en les remplissant nous ne faisons que céder à l'attrait des plus doux penchans, des émotions les plus délicieuses.

Mais nous ne confondons point l'aumône avec la bienfaisance. L'aumône est un acte d'une vertu accidentelle pour celui qui la reçoit; la bienfai-

sance est une vertu permanente dans l'âme de celui qui l'exerce. La première tient à la plénitude de la bourse, la seconde, à la grandeur des sentimens. Pénétrons-nous donc bien, mes FF.·., de ce principe, que ce n'est pas à l'action qu'il faut assigner la vertu, mais au motif qui la détermine.

L'amitié qui nous lie est encore un moyen de bonheur. Ce sentiment fondé sur l'estime, épuré par la raison, répand des charmes sur tous les instans de notre existence; c'est sous le niveau de l'égalité, qui plane sur nos têtes, sans les courber, qu'on peut mieux goûter, apprécier ses avantages. Oui, mes FF.·., ce sentiment délicieux fuyant le faste et l'imposture, loin du bruit et du tumulte, va chercher et trouve son divin aliment au sein de la paix, de l'égalité et des mœurs.

Aimons-nous donc, aidons-nous les uns et les autres : voilà le second de nos devoirs, voilà le précepte de l'évangéliste philanthrope, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Nos devoirs envers nous-mêmes : voilà le troisième objet de nos recherches. Travaillons donc sans relâche à dégrossir la pierre brute. Semblable à ce bloc informe, notre esprit n'attend que la main d'un ouvrier habile, pour mettre au jour la beauté des formes qu'il recèle. Dégageons-

le des préjugés et de l'effet des passions qui en ternissent l'éclat; et donnons aux facultés dont nous sommes doués, le dègré de régularité, dont leur perfectibilité les rend susceptibles. Cette perfection ne peut consister que dans l'usage raisonnable de notre intelligence pour connoître le vrai bien, et de notre volonté pour l'acquérir. Toute notre attention doit donc se porter à chercher les moyens de faire usage de ces deux facultés, en établissant entre elles et leurs différentes observations, une proportion parfaite.

Remplir ses devoirs envers le principe éternel de toute existence, envers ses semblables, envers soi-même : voilà la clef du bonheur, voilà l'objet de nos recherches et le but de nos travaux.

FF.·. qui composez ce R.·. atelier; estimables visiteurs, qui, par votre présence, embellissez les travaux de ce jour; maçons de tous les pays, unissons nos efforts, dirigeons-les avec constance vers ce but honorable et utile. Puissions-nous parvenir a centraliser, pour ainsi dire, nos vues et nos intentions, et les ramener vers l'étude sérieuse du symbole maçonnique. Que ne seroit-on pas fondé à attendre des efforts réunis de tant d'hommes recommandables, tendant au même but! Quel résultat heureux ne pourroit-on pas espérer de l'uniformité de leurs travaux et de

leur intention! Puisse le Grand Architecte de l'univers nous ramener tous aux principes primitifs de notre association, et nous conduire par les mêmes moyens au but desiré que nous cherchons à atteindre!

Qu'il nous soit en aide! Et qu'il grave à jamais dans nos âmes ouvertes aux impressions de la vertu, les maximes salutaires qui doivent être la règle invariable de nos actions.

Ce discours qui peint les avantages de l'union qui doit exister entre tous les FF.·. et la prospérité croissante de l'atelier, obtient ses suffrages. Sur le signal du F.·. 1er. Surv.·. une triple acclamation se fait entendre, et sur sa demande, l'impression du discours est ordonnée.

Le V.·. remercie avec l'élan du cœur; il déclare qu'il n'adhère à l'impression demandée qu'autant qu'elle s'étendra à tous les travaux du jour. Il renouvelle les protestations de son entier dévouement, et termine par les mêmes batteries qui ne sont point couvertes par respect.

Adhésion générale au vœu émis par le V.·.

HOMÉLIE

DU

FRÈRE ORATEUR.

Mes frères,

La fête qui nous réunit aujourd'hui présente le double avantage de provoquer, tout en nous réjouissant, un nouvel acte de bienfaisance, et d'y faire participer les maçons que leurs occupations profanes, ou l'éloignement, empêchent de fréquenter regulièrement notre atelier; de les réunir tous pour célébrer, de concert, la fête patronale de la maçonnerie. Combien il est flatteur pour les membres de cette loge, de voir parmi eux, tant de respectables frères, venir partager, dans ce jour solennel, leurs travaux et leur joie. Organe de cette assemblée, qu'il me soit permis de leur faire agréer toute notre reconnoissance.

Mes Frères,

Tracer une légère esquisse des travaux de cette loge, pendant l'année maçonnique que nous venons de parcourir; parler de l'ordre en général, de son origine, de ses succès, de ses malheurs,

voilà la tâche que je me suis imposée; elle sera d'autant plus facile à remplir, que je vais parler de vertu, à des hommes qui la connoissent aussi bien que moi : je vais les entretenir des maçons. Honoré de votre confiance, je ferai tous mes efforts pour la justifier.

Les travaux de cette année prouvent l'excellence de notre institution : chaque jour a été marqué par un bienfait; le malheureux n'a jamais en vain réclamé nos secours; nous avons donné à l'ordre, des frères; les uns, destinés à rester parmi nous, concourront à embellir notre atelier, l'éclaireront de leurs lumières, et par leurs vertus, obligeront les méchans même à nous respecter; les autres, que les circonstances ont forcés de s'éloigner de notre Orient, vont porter sur presque tous les points de la France les sentimens qui nous animent. A leur départ, nous avons sans doute ressenti de vifs regrets; et si quelque chose pouvoit les adoucir, c'est le plaisir que nous avons éprouvé, en voyant venir au milieu de nous les frères des régimens nouvellement arrivés.

Nos travaux nous ont mis en relation avec plusieurs Orients: ils ont resserré la grande chaîne qui unit les maçons, nous avions déjà des frères, ils nous ont donné des amis. Ils nous ont enfin mérité la faveur d'obtenir un chapitre. Pour par-

ler de tout le bien que nous avons fait, il faudroit faire l'éloge de chacun de mes frères en particulier; mais les maçons n'aiment pas les complimens.

Il me reste à vous parler de la situation de nos finances.

Vous savez tous l'état dans lequel se trouvoit cet établissement, lorsque nous y sommes entrés; des murs nus, de grandes réparations à faire, des portes à fermer et à ouvrir. Il a fallu tout créer, employer des ouvriers de toute espèce, acheter à grands frais les meubles et les décorations nécessaires, satisfaire à l'entretien journalier. La loge étoit sans fonds; elle avoit pour toute ressource, la confiance qu'inspire toujours une société d'hommes honnêtes. Il a donc fallu attermoyer tous les paiemens. Eh bien, mes frères, tout est couvert aujourd'hui, et la caisse se trouve dans une situation favorable. Cette heureuse position, nous la devons à une bonne administration; et si aucun de nos créanciers n'a fait une seule réclamation, nous en sommes redevables au zèle et au dévouement de deux de nos frères, au trésorier et au garde des sceaux. Qu'ils veuillent bien, l'un et l'autre, recevoir les remercîmens bien sincères que leur adressent par mon organe, tous les membres de ce respectable atelier.

Je vais essayer de tracer un tableau de l'ordre en général.

On a établi jusqu'ici le principe de la maçonnerie sur des conjectures; chacun lui a donné une origine différente, une origine plus ou moins reculée : j'essaierai de la trouver dans la nature même, c'est-à-dire dans le premier homme de bien.

Les hommes sortant des mains de la nature, dispersés dans les bois, vivoient isolés au milieu de leurs semblables se disputant leur nourriture, le plus fort opprimoit le plus foible. Ils sentirent le besoin de se réunir, pour éviter la brutalité des uns, la perfidie des autres. Ils formèrent d'abord de petites sociétés, qui peu à peu s'augmentèrent; ils se firent des habitudes, qui par la suite devinrent des lois; des voisins jaloux de leur bonheur, et de la vie paisible qu'ils menoient, vinrent les attaquer. Ils se donnèrent un chef; ils aliénèrent une partie de leur liberté pour jouir de l'autre avec sécurité; leur union fit leur force, ils repoussèrent leurs ennemis, et la première paix succéda à la première guerre.

Tranquilles au sein de leurs familles, ils se civilisèrent chaque jour davantage; quelques-uns doués d'une plus grande intelligence, observèrent la nature; les astres leur apprirent l'instant où ils devoient sortir leurs troupeaux, et les ramener

mener à la cabane. En se communiquant leurs idées, leurs connoissances s'étendirent; enfin ils parvinrent à découvrirent quelques-uns des principes de ces vérités sublimes qui font aujourd'hui la gloire de l'homme (vous savez, mes frères, quels sont les principes que nous professons). Eh bien! celui d'entre eux, qui le premier déroba à la nature un de ses secrets, qui apprit aux hommes à s'entr'aimer, qui le premier reconnut qu'un être supérieur dirigeoit ce superbe univers, que l'homme lui devoit ses hommages, celui-là fut le premier MAÇON.

Les sociétés particulières se réunissent, et bientôt forment de grands peuples : mais chacune d'elles apporte ses usages et ses dieux, ses fanatiques et ses ambitieux. On sentit alors le besoin de conserver les connoissances acquises, et de les perfectionner; les plus instruits de chaque nation dirigés par l'intérêt général, se rassemblent, ils forment dans chaque pays des associations secrètes, qui se correspondent, et tandis que le fanatisme et l'ambition courent après la faveur et la fortune, ces hommes voués au bonheur de l'humanité, font chaque jour de nouveau progrès dans la science de la nature; ils découvrent le zodiaque, ils divisent les années, ils professent tous les arts; ils s'appliquent surtout à connoître le moyen leplus sûr de rendre

les hommes heureux; au milieu de l'idolâtrie et du paganisme, ils adorent le Grand Architecte de l'univers. Ils portoient différens noms, suivant les peuples auxquels ils appartenoient: chez les uns, c'étoient des mages, chez les autres des bramines; ailleurs c'étoient des prêtres. Vouloir faire la nomenclature de toutes ces nations, désigner les lieux qu'elles ont habités, citer les noms des rois qui les ont gouvernées, tracer en détail la marche de la maçonnerie, seroit entreprendre l'histoire générale de l'antiquité. Je me bornerai donc à vous prouver que si chez ces peuples on fit quelque chose de bien, quelques grandes actions, on le dut à la vertu que prêchoient en secret ces hommes isolés, mais dont les principes se répandoient dans la société.

Il étoit réservé à un grand roi, à un sage, de les rassembler sous une même égide, pour élever à l'Eternel un monument digne de sa majesté.

Salomon paroît; il appelle les plus savans des différens pays, les réunit sous le nom de maçons: ils donnent l'impulsion à son peuple, et des millions de bras sont employés à bâtir ce temple fameux, dont le souvenir seul fait encore l'admiration du monde civilisé. Chaque pierre y retraçoit une des vertus qui font la base de l'ordre maçonnique; tout y rappeloit la nature et son

souverain arbitre; tout ce que l'art secondé par le génie a jamais formé de plus beau et de plus majestueux, s'y trouvoit réuni; aussi mérita-t-il le titre de merveille du monde. Alors la maçonnerie étoit dans son plus grand éclat; c'étoit à elle qu'il étoit réservé, malgré ses malheurs, de perpétuer sur cette terre l'honneur et la vertu; elle en étoit encore le palladium.

Ici la scène change : un de ces fléaux que la nature enfante pour le malheur de l'humanité, guidé par l'ambition, soutenu par le fanatisme, rassemble des peuples barbares, fond sur Jérusalem, pille, brûle, saccage; et tout ce que la puissance et la sagesse de Salomon, le génie et les talens des maçons avoient créé, ces superbes colonnes, ces magnifiques portiques, ces dômes majestueux, ne sont plus que des cendres et des ruines : tout est détruit dans un instant.

Les maîtres assez heureux pour échapper au massacre, sont dispersés dans les déserts; mais ils emportent avec eux leur courage, leurs talens et leurs secrets. Bientôt, au moyen de leurs lignes, ils sont de nouveau réunis; alors, pour éviter les mains barbares qui les poursuivent, ils vont établir leurs ateliers, dans les lieux les plus cachés des forêts, et là ils professent encore la vertu. C'est dans ces antres sauvages, que les plus grands hommes de l'antiquité sont allés pui-

ser les connoissances qui les ont rendus les législateurs du monde; c'est là que Platon alla chercher cette sagesse, qui fit de la Grèce le premier peuple civilisé de l'Europe, qui rendit cette nation si belle, et dont encore aujourd'hui nous admirons les immortels ouvrages; c'est à cette sagesse que la Grèce dut ses Epaminondas et ses Démosthènes, ses Phidias et ses Homère, ses législateurs et ses guerriers; de-là passant chez les Romains elle contribua à adoucir ce qu'il y avoit encore de barbare dans les mœurs de ce grand peuple. C'est de cette source sacrée qu'est sorti ce précepte divin : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait*, et cette morale sublime, qui, si elle n'étoit défigurée par le fanatisme et l'ignorance, assureroit à jamais le bonheur des peuples.

C'est à cette école que long-temps après se forma ce petit nombre de chevaliers, qui en défendant contre cent peuples réunis, le dernier coin de terre qui nous restoit en Asie, ont étonné le monde par leur courage et leurs vertus. RHODES, rocher fameux, tu fus témoin de leurs exploits; toi seul alors ne fus pas pas surpris de leur généreux dévouement! tu savois qu'ils étoient maçons et François! Amis versons une larme sur la tombe de ces héros; ils étoient nos Frères.

L'Asie étoit le berceau des arts et des sciences,

la terre natale de la maçonnerie ; depuis que le fanatisme et l'ignorance l'en eurent chassée, cette partie du monde si fertile, si riche en grands hommes, en superbes monumens, en grandes cités, ne fut plus dès-lors qu'un désert habité par des barbares.

Quelques chevaliers sauvés comme par miracle, retournèrent dans leur patrie ; leur premier soin fut d'y constituer leur ordre, d'élever un nouveau temple à la vertu. La maçonnerie devint alors le patrimoine de la France. Ils vécurent quelque temps isolés ; mais la régularité de leur conduite, l'austérité de leurs mœurs, leur bienfaisance, les firent bientôt connoître ; les hommes les plus distingués voulurent être admis à leurs mystères ; chaque famille briguoit l'honneur de compter un maçon dans son sein ; et cette association devint un des premiers ordres de l'état : les infortunés y trouvoient des secours, la vertu malheureuse des défenseurs, l'innocence opprimée des vengeurs. Aussi terribles au champ d'honneur qu'aimables dans la société, ils étoient recherchés par les souverains mêmes. S'il s'élevoit une guerre injuste, leurs bras étoient armés, ils étoient par-tout où il falloit combattre pour l'honneur. Admis dans les cours dont ils faisoient l'ornement, chéris des peuples qui surent apprécier leurs vertus, bientôt des loges

maçonniques s'établirent dans tous les pays, et dovinrent enfin ce qu'elles sont de nos jours; des réunions d'hommes sensibles et vertueux, qui, quoique parlant un langage différent, appartenant à diverses nations; souvent divisés par le caprice ou l'intérêt, sont toujours unis de sentiment et d'action. En effet, mes frères, qu'un maçon se trouve dans une de ces positions terribles, où éloigné de son pays, réduit à la dernière extrémité, n'ayant plus à choisir qu'entre la misère, l'esclavage ou la mort; s'il rencontre un maçon, un signe, une parole le font reconnoître; il obtient à l'instant secours, protection; et l'homme qui alloit peut-être lui plonger un poignard dans le cœur, lui prodigue les soins les plus empressés; il trouve en lui un ami et un frère.

Vous voyez que la maçonnerie dès son origine, comme dans sa marche, a pour base le bonheur de l'humanité, des temps malheureux la forcèrent à devenir guerrière; mais aujourd'hui, vivant sous la protection du gouvernement, comptant parmi ses chefs les hommes les plus distingués de l'Etat, elle a repris sa première institution; elle est uniquement destinée à répandre la vraie lumière, à inspirer l'amour des vertus et à faire des heureux.

Je crois avoir suffisamment prouvé le principe

que j'ai adopté. Cependant, jetons encore un d'œil coup sur l'état où se trouvent maintenant les pays notre la maçonnerie a été bannie, et comparons dont situation à la leur.

L'Asie et l'Egypte jadis si florissantes, ont vu leurs champs dépouillés, leurs temples renversés, leurs villes incendiées; les arts, les lumières, les richesses, la civilisation de tant de siècles ont fui devant le fer des barbares. Ces peuples si fiers sont devenus les esclaves de mille tyrans. Ne connoissant que le vol et la piraterie, ils sont réduits, pour exister, à faire l'infâme métier de brigands.

La Grèce, autrefois le modèle des nations, est devenue l'esclave des Musulmans; ses cirques ont été détruits, ses écoles désertes. Le voile sombre de l'ignorance s'est étendu sur ces belles contrées, où les sciences jetoient un si vif éclat; et ces hommes, jadis si jaloux de leur liberté, courbent aujourd'hui la tête sous le glaive d'un Janissaire.

Au contraire, depuis que la maçonnerie, ce germe de toute civilisation, est venue se fixer parmi nous; voyez cette belle France, à peine sortie des mains des druides, disputer aux peuples les plus fameux leur antique renommée, vivant sous des lois protectrices, donner au monde l'exemple du bonheur, l'étonner par ses

triomphes, l'éclairer par ses chefs-d'oeuvre, l'enrichir par son commerce, et porter la splendeur de son nom jusqu'aux extrémités de la terre.

Si jusqu'ici la maçonnerie a rempli un but aussi honorable; si, d'âge en âge, la lumière nous a été conservée dans toute sa pureté; nous devons ce bienfait au Grand Architecte de l'univers: offrons-lui donc nos hommages et nos voeux.

Grand Dieu, toi qui diriges toutes nos actions, écoute notre prière; conserve long-temps le souverain qui veille sans cesse aux intérêts de la France; fais que les rois soient les pères de la patrie; inspire-leur des lois propres à assurer le bonheur des peuples; fais que tous les citoyens soient fidèles et dévoués; donne-nous des magistrats, dont la conduite soit constamment dirigée par l'équité; ordonne que nous fassions autant de progrès dans la sagesse et la raison, que nous en avons fait par les armes: Cette prière, nous te l'adressons du fond de nos cœurs, tu ne seras pas sourd à nos accents: ce sont des maçons qui t'invoquent pour le bonheur du genre humain!

Ainsi, mes FF∴, si les travaux de cette année nous ont procuré la faveur de faire quelques bonnes actions, nous ont donné des amis, nous ont mis en relation avec des frères; si la maçon-

nerie en général a contribué au bonheur du monde, à la civilisation, à le rendre bienfaisant et juste, continuons à fréquenter nos ateliers; venons y apprendre à aimer chaque jour davantage nos semblables, à chérir notre patrie et son souverain, à respecter et à faire respecter les lois; portons dans la société profane l'exemple de l'honneur, et les principes que nous professons ici; dans notre intérieur, soyons toujours bon fils, bons pères, bons époux; aimons-nous comme de bons frères, soyons constamment dignes de nous-mêmes; soyons enfin de vrais maçons.

Vivant! Vivant! Vivant!

Ce discours qui peint avec éloquence les charmes de l'amitié, qui retrace les travaux du conseil d'administration et l'état prospère des finances de la L∴, tout en présentant des recherches intéressantes sur l'origine de la maçonnerie, obtient l'approbation de tous les FF∴; et les applaudissemens les plus fraternels dirigés par le V∴ expriment l'intérêt qu'il inspire.

Le F∴ O∴ remercie, et ses batteries sont couvertes aux acclamations de l'amitié, satisfaite d'être si bien célébrée dans son sanctuaire.

Le sac des propositions n'ayant rien produit, le V∴ annonce que les travaux sont suspendus

pour se rendre dans la salle du banquet, pendant lequel les santés d'obligation et d'amitié ont été commandées par le V∴, et portées aux accents de la plus touchante harmonie.

Le tronc des pauvres ayant circulé une première fois, son produit s'est trouvé de la somme de 16 fr. 85 cent., qui a été remise aux FF∴ servans. Le V∴ l'ayant fait circuler une seconde fois, il a produit 10 fr. 35 cent. qui ont été versés dans la caisse du frère hospitalier.

P. S. *Le profane croit devoir protester ici que sa plume n'a été conduite par aucun sentiment dont un homme d'honneur ait à rougir; que sans avoir jamais eu de relation avec MM. les auteurs des deux homélies, il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour empêcher qu'elles fussent livrées à l'impression; que quoiqu'il fasse profession de la haine la plus cordiale pour la maçonnerie, il ne veut aucun mal aux maçons, et qu'il leur souhaite au contraire tout le bien qu'il désire pour lui-même; enfin, qu'en mettant les maçons au nombre des jacobins, il n'a entendu parler que du plus petit nombre, composé des arrières maçons initiés aux vrais mystères de l'ordre, ainsi qu'il l'a déjà expliqué dans ses remarques; et cela avec d'autant plus de raison, que le V∴*

dans l'exorde de son homélie, avoue lui-même ingénument « que le voile allégorique dérobe en-« core aux yeux de la plupart *d'entre ses frères « le sens réel de leurs mystères et* le but véritable « de leur association. »

Il en coûte au profane d'être obligé de parler de lui-même : sans affecter ici une modestie dont on pourroit suspecter la sincérité, il s'étoit proposé de garder l'anonyme; n'ayant jamais été tenté de faire aucun effort pour sortir de l'obscurité dans laquelle la Providence l'a fait naître; pas même dans le temps où tant de petits grands hommes de sa sphère voloient à la célébrité et à la fortune par le moyen des amplifications de colléges qu'ils débitoient maçonniquement dans les clubs, et des flagorneries dont ils caressoient la plus vile populace. Mais l'indiscrétion vient de le trahir; et il est même informé que l'alarme est répandue dans le camp d'Agramant avant que l'impression de ses remarques soit terminée; que des zélateurs de la maçonnerie jettent déjà feu et flammes jusque dans les cafés, et que plusieurs de ces messieurs se seroient donné licence de menacer l'auteur d'y répondre par un argument en Ferio, *que dans une certaine logique l'on appelle* argumentum baculinum.

Thémistocle dit au géneral lacédémonien qui le menaçoit de son bâton, frappe, mais écoute. *Le*

profane, qui n'est qu'un atome au regard de cet illustre Athénien, se borne à prier messieurs les zélateurs de vouloir bien écouter, parce que, sans avoir jamais été atteint par un tel argument, il sait, aussi bien que les personnes les mieux avisées,

quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Il prend donc la liberté de représenter à ces messieurs que les voies de fait gâtent la meilleure des causes; que les tribunaux sont ouverts à tous ceux qui ont des injures à repousser; qu'ils peuvent cependant vérifier tout à leur aise à la préfecture si l'imprimeur s'est mis en règle etc., qu'ils se couvriroient de ridicule s'ils alloient sonner de la trompette et faire lever le ban et l'arrière banc de la maçonnerie, faire sortir enfin ce germe de toute civilisation *de l'état de paix dans lequel il est si heureusement rentré, et cela pour marcher, enseignes déployées, contre un seul et si foible ennemi. Que si ces considérations restoient sans effet sur l'esprit de messieurs les zélateurs, le profane, pour se garantir de leurs atteintes ou de celles de leurs délégués, se mettra sous l'égide des lois; puis il ajoutera à ses litanies :*

A furore Liberorum Muratorum *libera nos, Domine.*

et enfin mettant toute sa confiance dans le Dieu révélé, *il dira avec le grand prêtre Joad :*

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

C'est avec de tels sentimens que le profane, sourd aux conseils de cette lâche prudence qui décupla les forces de la secte jacobinique, s'offre directement à la responsabilité légale, en signant son opuscule.

F. A. BURDIN,

actuellement homme de lettres, c'est-à-dire ouvrier compositeur d'imprimerie.

ERRATA.

Page 6. *ligne* 4. au lieu de sasez *lisez* assez.
Pag. 22. *lig*. 9. après le mot effet *lisez* ni dans le don de Dieu.
Pag. 26. *lig*. 12. au lieu de fermer *lisez* boucher.
Pag. 30. *lig*. 17 après huit *lisez* ou neuf.
Pag. 45. *lig*. 11. au lieu de dont *lisez* qu'il.
Pag. 50. *lig*. 3. au l. de dressoient *lis*. dresseroient.
Pag. 54. *lig*. 5. au lieu de le *lisez* la.
Pag. 90. *lig*. 7. au lieu de celle *lisez* cette.
Pag. 96. *lig*. 24. au lieu de diffilice *lisez* difficile.
Pag. 108. *lig*. 5. après pauvres *lisez* sont.
Pag. 118. *lig*. 9. après coeur *lis*. avec le bon sens.
Pag. 143. *lig*. 10. au lieu de à fermer et à ouvrir *lisez* à ouvrir, d'autres à boucher.

2

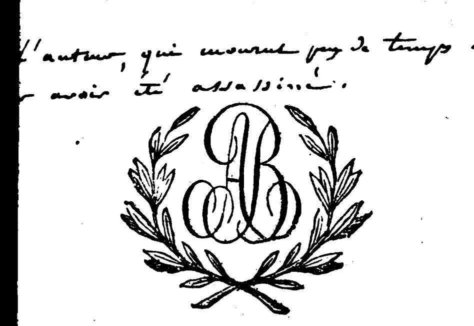
PLAIDOYER

DE M. DE MARCHANGY,

AVOCAT-GÉNÉRAL A LA COUR ROYALE DE PARIS;

PRONONCÉ LE 29 AOUT 1822, DEVANT LA COUR D'ASSISES DE LA SEINE, DANS LA CONSPIRATION DE LA ROCHELLE.

[redacted] l'auteur, qui mourut peu de temps après, passe [redacted] avoir été assassiné.



A PARIS,

CHEZ ANTHe. BOUCHER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, No. 34;
ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1822.